PIÈCES CHOISIES

DE

VICTOR DUCANGE

Volume I.



Giovan

Naples,

CHEZ A. TRAMATER IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
1834.

LE DIAMANT

MÉLODRAME EN TROIS ACTES, A SPECTACLE.

PERSONNAGE.

LE COMTE DE WALPOOL, *sous le nom de Paterson, père de Sophie, vieillard de soixante-dix ans.*

SOPHIE, *sa fille, âgée de dix-neuf à vingt ans.*

MYLORD OSWALD, *amant de Sophie.*

RAMPSART, *horloger-bijoutier.*

UN MAGISTRAT, *considéré comme grand-juge.*

UN CONSTABLE, *caricature.*

BLIFILD, *intrigant sans condition.*

JACQUES, *concierge de la maison d'arrêt.*

WILLIAMS, *porte-clefs.*

BETZY, *jeune paysanne écossaise, servante de Sophie.*

UN SECRÉTAIRE DU MAGISTRAT.

HUISSIERS.
GENS DE JUSTICE.
DOMESTIQUES DE L'HÔTEL.
GARDES.
UN GREFFIER.
} *Personnages muets.*

La scène se passe à Edimbourg en Écosse, vers l'époque de sa réunion à l'Angleterre (1745).

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'entrée ou espèce de péristyle simple, mais propre et frais, dont le fond ouvert donne sur un jardin.. On voit une porte de chaque côté; à droite de l'acteur, est une table sur laquelle est un pupitre, et autour, divers attributs de peinture; une chaise et un fauteuil sont placés près de la table. A gauche est une table à thé. Plus en avant, un grand fauteuil antique; d'autres sièges sont rangés proprement.

SCÈNE PREMIÈRE.

BETZY (*seule*).

Elle porte à son bras un panier, et entre en scène par la porte qui est à droite, et qu'elle tire après elle, pour la fermer; elle la pousse ensuite pour s'assurer qu'elle n'est pas restée ouverte.

Elle est bien fermée; j'ai la clef... par ainsi, je pourrai rentrer sans éveiller monsieur Paterson, ni mademoiselle Sophie, et j'aurai bien le tems de ranger ici, avant qu'ils y viennent déjeûner, lire et peindre, comme ils en ont l'habitude. (*Elle met son panier*

à terre, et en tire une poignée d'argent.) Voyons un peu ce que j'ai à dépenser. J'aurai encore un joli dîner avec ça... deux services !.... Ah! dame! pour la fête de monsieur y faut que je me distingue! Mes bouquets sont dans l'eau ; toutes mes invitations sont faites depuis hier soir ; je n'ai plus que ma cuisine à penser... ça ira comme un petit bijou. (*Elle va pour reprendre son panier, et s'arrête.*) Où dansera-t-on ? pardine ! ici... on aura de l'air... c'est gentil tout-à-fait d'avoir une petite salle qui donne sur un jardin... aussi mamselle ne peint jamais ailleurs... c'est dommage seulement qu'il y ait d'autres locataires dans la maison, et que le jardin soit à tout le monde... ça me déplaît, surtout depuis qu'il est venu demeurer, tout en haut, une espèce de valet sans maître, qui est d'une curiosité !... ah ! d'une curiosité... je le trouve à tous momens qui rôde autour d'ici comme un loup ; je ne passe pas de fois, qu'il ne me fasse cent questions ; avec ça qu'il a une figure de malice... je ne sais pas ce qu'il nous veut, cet homme-là, mais c'est ma bête noire... (*riant*). C'est peut-être à moi qu'il veut quelque chose... ah ! par exemple !... un valet sans condition ! oh ! je ne donne pas là-dedans... (*Elle prend son panier à son bras.*) Je ne vois pas mon furet... il est trop matin.. tant mieux ! dépêchons nous de sortir. (*Elle sort par le fond.*)

A l'instant même où elle sort, on voit Blifild s'avancer du côté opposé; il la regarde d'a-

bord de loin, puis il entre dans le vestibule, de l'air d'un homme qui réfléchit et qui cherche à deviner quelque chose.

SCÈNE II.

BLIFILD (*seul*).

Ah ! ah ! mademoiselle Betzy va ce matin de bonne heure au marché... hier, j'ai vu dans la maison, aller, venir, porter des lettres... il s'agit de quelque fête, de quelque dîner... diable ! ce serait peut-être une occasion de m'introduire chez Paterson... il faut absolument que je tire parti de cette famille étrangère; depuis quinze jours que je suis sans condition, je me rouille dans le désœuvrement... et... (*Il tire et regarde sa bourse vide.*) et ma bourse est plate, on ne peut davantage... où diable est mon génie? moi languir de la sorte ! réveille-toi, Blifild ; l'appétit te talonne, et le sort, en te faisant tomber dans cette maison, ne te présente-t-il pas une occasion superbe ? Oui, tu n'es qu'un sot, un imbécille, si tu n'y trouves pas une source de guinées ! quand j'y songe, je me sens électrisé ! J'étais dans la rue, en grand péril d'aller coucher en prison, où fort heureusement je ne suis pas sans amis ; le guichetier Williams fut jadis mon camarade... n'importe, je n'avais plus d'autre gîte. En me promenant, le nez en l'air, je lis, *maison garnie*... j'entre... je loue, tout près du toit ; je me loge d'abord, puis j'exami-

ne mes voisins. Parmi les locataires, ici, par hasard se trouve un vieillard infirme, étranger, inconnu, seul avec une jeune personne, sa fille, belle comme un ange et peintre en miniature. Ce voisinage me paraît soudain de bon augure, car une jolie femme est un point d'attraction, autour duquel se meuvent une foule d'incidens. En effet, le bel astre caché dans ce modeste séjour, avait déjà lancé ses rayons au-dehors; le jeune et riche lord Oswald, le plus charmant seigneur d'Edimbourg, en est éperdument amoureux!... Jamais plus belle chance n'est venue secourir un valet inventif!... L'amant paraît timide... la jeune personne, soit malice, soit pudeur, se tient sur la défensive... c'est une guerre commencée, qui n'attend qu'un général habile. Si je pouvais, par mon adresse m'insinuer entre eux; faciliter, conduire, exploiter à mon profit, une petite intrigue... mylord est passionné, il paierait largement jusqu'aux moindres services; et Dieu sait le parti que l'on pourrait tirer de sa reconnaissance; il ne s'agirait que de l'embarquer... mais il faudrait que le hasard me fît rencontrer ce lord; que ce fût dans un lieu propice, qui fît naître naturellement certaines confidences, et depuis huit jours je le guette en vain... où diable imaginer.... (*On voit paraître Oswald dans le jardin; il est enveloppé d'un manteau, le chapeau sur la tête, et s'avance d'un pas lent, et d'un air pensif.*) Eh! parbleu! mon étoile se déci-

de! voilà mon mylord! c'est la première fois qu'il vient si matin! il entre ici! peste! l'occasion est trop belle, ne nous en allons pas! (*Il se range de côté ; Oswald, très-préoccupé, s'avance toujours sans le voir*).

SCÈNE III.

OSWALD, BLIFILD.

OSWALD (*sans voir Blifild.*) Je m'étonne moi-même de ma timidité, je n' ose approcher de ces lieux, que pendant son sommeil... voilà la place qu'elle occupe... voilà les pinceaux que tout à l'heure, ses mains vont toucher... charmante Sophie! quand cesserez-vous de me désespérer? (*tirant un billet de sa poche*) Daignerez-vous du moins, rèpondre à ce billet. Cherchons quelque personne à qui je puisse le confier.... la servante Betzy m'a déjà refusé... (*Il se retourne en marchant, et voit Blifild devant lui, faisant de grandes révérences.*)

BLIFILD. Mylord, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble valet.

OSWALD. Qui êtes-vous, mon ami? à qui dans cette maison, appartenez-vous? seriez-vous, par hasard, au service de monsieur Paterson?

BLIFILD. Mylord, je pourrais vous répondre que oui; cependant il y a quelque nuance; à proprement parler, je suis sans condition; comme j'habite cette maison, (*Oswald parait surpris.*) j'occupe... tout en haut... une mansarde...., (*Oswald sourit.*) dans mes momens

perdus, je rends quelques offices aux locataires de cet appartement.

OSWALD. Ah ! Ah !.... (*à part*) ce drôle a l'air intelligent.

BLIFILD (*à part.*) Par où le prendre pour l'amener ?..

OSWALD (*à part.*) Si je lui confiais... (*Il regarde son billet, que Blifild aperçoit aussi.*)

BLIFILD (*regardant le billet que tient Oswald.*) Mylord venait peut-être pour faire faire son portrait ? mademoiselle Sophie n'est pas visible encore... mais, si mylord daignait me charger de quelque commission, j'ose assurer que sa confiance serait on ne peut mieux placée ; je jouis de toute liberté chez monsieur Paterson, et mademoiselle Sophie m'honore de sa protection.

OSWALD. En vérité ?... mais, parbleu ! c'est un coup du sort... dites-moi, mon ami, savez-vous...

BLIFILD (*interrompant.*) Oui, mylord...

OSWALD. Hein ?

BLIFILD (*d'un air confidentiel.*) Oui, mylord, je sais....

OSWALD. Comment vous savez... quoi donc ?

BLIFILD. Je gagerais... ma bourse, que votre seigneurie aime la belle Sophie.

OSWALD. Eh bien ! oui, oui, mon ami ; je l'adore ! j'en suis idolâtre !..

BLIFILD (*à part.*) Je le tiens !

OSWALD. Jamais rien sur la terre ne m'a paru plus enchanteur ; son obscurité même, son

isolement, je ne sais quel mystère qui l'entoure, ajoute à sa beauté un charme inexprimable, et je paierais, je crois, de toute ma fortune, le bonheur d'avoir seulement, avec elle, un moment d'entretien.

BLIFILD. En vérité, mylord! vous paieriez de toute votre fortune...

OSWALD (*le prenant par la main avec un air de confiance et de familiarité*) Ecoute...

BLIFILD (*avec joie.*) Oui monseigneur!

OSWALD. Tu as, dis-tu, quelqu'accès chez Paterson?

BLIFILD. Vous en voyez la preuve.

OSWALD. Et tu peux approcher de Sophie?

BLIFILD. Sans me faire annoncer.

OSWALD. Si tu veux me servir avec fidélité, discrétion et prudence, tu te trouves sans maître, je te prends à mon service.

BLIFILD. Ah! mylord!...

OSWALD. Il faut rester dans cette maison.

BLIFILD. J'entends! idée sublime! Disposez de ma vie, de mon sang, de ma tête! je suis à vous de corps et d'esprit, et je veux perdre à jamais mon nom et mes galons, si la fertilité de mon génie ne couronne vos feux du plus parfait triomphe!

OSWALD. Songe que j'aime Sophie au-delà de toute expression, et que je veux que mon hommage soit aussi discret qu'il est tendre. Je n'exige de toi, de ton adresse, de ton zèle, que de remettre ce billet.

BLIFILD (*le prenant.*) Quoi, mylord! pas davantage?.. avant son déjeûner.

OSWALD. Je connais sa sévérité.

BLIFILD.. Bon !,.. petite malice de femme... curiosité nous aidera.

OSWALD. Je crois qu' elle ne me hait pas.

BLIFILD. Je suis sûr qu' elle vous aime.

OSWALD. Enfin, je ne lui connais d' intimité qui puisse inquiéter ma tendresse, qu'avec un certain bijoutier, nommé Rampsart.

BLIFILD. Je le connais... une espèce de John Bull.

OSWALD. Il vient dans la maison.

BLIFILD. Fort souvent ; j'aurai l'oeil sur lui.

OSWALD. Je te confie mon plus cher intérêt. (*tirant sa bourse*) Prends ces quatre guinées pour le port du billet... hélas! j'en attends tout mon bonheur ! Si tu peux m'apporter une heureuse réponse, vingt autres guinées seront ta récompense.

BLIFILD. Vingt guinées ! (*à part*) Quand je devrais la faire, il aura la réponse.

OSWALD. Je m'éloigne... voici l' heure favorable : je vais t' attendre à mon hôtel ; mérite ma confiance ; je serai généreux.

SCÈNE IV.

BLIFILD (*seul.*)

Vivat!.. quatre guinées! ô sort, je te rends grâce et je t'immolerai, dans ma reconnaissance, quatre bouteilles de nectar !... (*Il met l'argent dans sa poche.*) Avisons aux moyens de remplir mon message d'une manière brillante. L'affaire est engagée, il faut la mener chau-

dement. Notre terrain est sûr ; d'un côté, l'indigence avec la beauté, cela ne résiste pas long-tems. De l' autre, la fortune, l'éclat, l'or !... l'or !... cela triomphe toujours ! D'ailleurs ; si j'en crois certains bruits, qui sont venus jusqu'à moi, ce monsieur Paterson et la belle Sophie ne pourraient bien n'être au fond que des aventuriers ; leur existence est louche; la jeune personne, récemment établie dans cette ville encore à peine connue, ne vit point du produit de ses habiles pinceaux: il y a là du mystère. Ensuite, le bijoutier Rampsart inquiète le jeune lord; tant mieux, l'intrigue se croise, il faut se faire jour à travers, et m'entendre avec la petite servante; c'est une fille alerte, naïve, gentille ; cela sent encore ses montagnes; avec un doigt de cour on pourra la former.... Elle est au marché, attendons son retour... eh ! mais... je l'entends, je crois, sur le perron... (*la voix de Betzy dehors*) C' est bon ! c'est bon ! je dirai tout cela à mademoiselle Sophie.

BLIFILD. La voici, attention !

(*Betzy entre avec son panier rempli.*)

SCÈNE V.

BETZY, BLIFILD.

BETZY (*posant son panier sur la table, et ne voyant pas Blifild.*) Ouf!.. qu'il est lourd !.. A-t-on jamais vu un propriétaire aussi malhonnête que le nôtre ! m'arrêter à la porte pour me dire: (*le contrefaisant*) *Mon enfant,*

c'est aujourd'hui le terme; il faut payer le loyer... C'est bon, monsieur, ai-je dit, ça suffit; on paiera.... on paiera? ..... je l'ai dit.... mais.. je crois que mademoiselle n'a pas beaucoup d'argent..... C'est égal, allons vîte.... (*Elle voit Blifild.*) Ah ! mon furet; j'aurais gage qu'il m' attendait !

BLIFILD (*d'un ton familier.*) Bonjour, ma belle enfant; d'honneur, votre minois vermeil est plus frais que l'aurore.

BETZY. Oui-dà! j'en suis fâchée pour elle, et bien aise pour moi. Votre servante....

BLIFILD. Un moment donc ! petit oiseau farouche; on peut, entre voisins, se dire un petit bonjour: nous logeons sous le même toit.

BETZY. Oui; mais entre nous deux, il y a quatre étages. Votre servante.....

BLIFILD. Eh non ! quelle sauvage!

BETZY. Ah ! ne me retenez pas.

BLIFILD. Si fait; il faut, mon petit ange, que je vous dise deux mots.

BETZY. (*remettant son panier à terre.*) Deux mots? ça n'est pas long. Si vous en dites quatre, je ne vous écoute plus.

BLIFILD. Espiègle ! parlons raison. Votre maîtresse, mademoiselle Sophie, est belle comme les amours.

BETZY. Cela ne vous regarde pas.

BLIFILD. Au contraire! non pas moi; mais mon maître.....

BETZY. Hein? Vous avez un maître? Ah ça, où demeure-t-il? au grenier?

BLIFILD (*avec fierté.*) Dans le plus bel hôtel

de la ville d'Edimbourg : j'appartiens, mademoiselle, au jeune mylord Oswald.

BETZY. A...... au.... ah ! Seigneur ! .... qu'est-ce que vous dites ! .... à Mylord?...

BLIFILD. Oui, mon ange, à mylord, ou plutôt à l'amant de la belle Sophie.

BETZY. Et vous logez ici ! Ah ! quelle trahison!..

BLIFILD. Chut ! . en tout bien tout honneur.

BETZY. Si mademoiselle le savait !! ... (*On entend une sonnette.*) Ah ! elle sonne !.. elle est levée !... je l'entends. Allez-vous-en, monsieur ; allez-vous-en bien vîte ! mademoiselle ne veut pas entendre parler de mylord.

BLIFILD. Diable ! un moment, s'il vous plaît, ce n'est pas là mon compte. Je voulais vous remettre... lui parler... lui donner...

(*La porte du côté gauche s'ouvre.*)

BETZY. La voici ! (*Sophie paraît. Elle traverse la scène, et va lentement se placer à son pupitre.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, BETZY, BLIFILD.

SOPHIE. Ah ! vous êtes ici, Betzy. Vous ne me répondiez pas ; je vous croyais sortie.

(*Elle range son pupitre et ses pinceaux sur la table.*)

BETZY (*troublée.*) C'est que.... je.... je... ne fais que de rentrer, mademoiselle.... je.... je reviens du marché.... (*bas, en se tournant vers Blifild*) Allez-vous-en donc !

BLIFILD. Du tout ; je ferai mon message.

SOPHIE. A qui donc parlez vous ? (*Elle voit Blifild.*) Quel est ce domestique?

BETZY. Mon Dieu ! mademoiselle... c'est celui qui loge tout là-haut... ce n'est pas ma faute, je vous l'assure...

BLIFILD (*d'un air aisé.*) Permettez, mademoiselle, qu'en serviteur fidèle, je remette en vos mains ce billet, dont je pense que l'objet doit vous intéresser.

SOPHIE (*prenant le billet.*) Un billet.... (*lisant le dessus*) à mon adresse..... De quelle part?

BETZY (*s'avançant vîte entr'elle et Blifild.*) Mademoiselle, c'est...

BLIFILD (*l'interrompant et l'écartant.*) c'est, je crois, une affaire qui ne concerne que vous.

SOPHIE (*avec simplicité.*) Attendez un moment. (*Elle rompt le cachet.*) Betzy, s'il faut répondre, préparez mon écritoire.

(*Betzy fait signe que non.*)

BLIFILD (*à part.*) Délicieux incident ! on lira le billet.

BETZY (*à part.*) Cette fois-ci, par exemple, ce n'est pas de ma faute !

SOPHIE (*ayant ouvert et lisant.*) « Mademoiselle... »

Je ne remets pas cette écriture ; de qui donc ?.. (*Elle tourne la page pour voir la signature.*) Ah ! ciel ! Lord Oswald !... (*Elle paraît saisie ; elle pose une main sur son cœur, et laisse échapper la lettre, qui tombe à ses pieds.*)

BETZY. Mademoiselle... (*Elle n'ose approcher.*)

BLIFILD (*à part, observant Sophie.*) Du trou-

ble... de l'émotion... mylord est aimé! (*Il s'approche, ramasse la lettre, et la présente à Sophie.*) Ce papier, mademoiselle, est tombée de vos mains.

SOPHIE (*se remettant.*) Vous le rendrez, monsieur, à celui qui vous l'a donné; vous lui direz que je ne l'ai pas lu : c'est la vérité; et vous ajouterez que je présume qu'il s'est trompé en mettant mon nom sur l'adresse.

BLIFILD. Mais, si mademoiselle en lisait le contenu, peut être verrait-elle qu'il n'y a point d'erreur.

SOPHIE. Alors il y aurait une insulte; et je ne saurais croire que mylord en fût capable.

(*Sophie se détourne un peu pour cacher son émotion à Blifild, et l'on voit qu'elle essuie une larme.*)

BLIFILD (*à part, l'observant toujours.*) Point de colère... une larme... bravo! c'est une réponse...

(*Il tient le billet ouvert, et le lit rapidement des yeux.*)

SOPHIE (*à part.*) Employer une telle ruse!... Hélas! dois-je tant l'accuser? Que suis-je à ses yeux? un être obscur, une fille inconnue... S'il savait!... je suis bien malheureuse! (*Elle va s'asseoir.*)

BLIFILD (*à part.*) Il demande un entretien.... le chachet est rompu, et l'on n'a pas dit non.. Le silence est un consentement... je dirai oui.

SOPHIE, (*s'apercevant que Blifild est encore là.*) Betzy, faites retirer monsieur.

BETZY. Allez-vous-en... c'est mademoiselle qui le dit.

BLIFILD (*d'un air triomphant.*) Votre valet, mon petit ange ; j'ai parfaitement compris ce que dit le silence de votre belle maîtresse.

BETZY. Il dit, tout simplement, que vous ne reveniez plus.

BLIFILD. Vous n'êtes pas si sotte que d'en croire un seul mot. Au revoir, friponne !

(*Il lui prend le menton, et sort gaîment.*)

SCÈNE VII.

SOPHIE, BETZY.

BETZY (*revenant.*) L'impertinent !

SOPHIE. Betzy, je vous défends, à l'avenir, sous quelque prétexte que ce puisse être, de laisser entrer personne ici de la part du lord Oswald.

BETZY. Ma foi ! mademoiselle, cela n'est pas bien facile ; cette chambre est tout ouverte, le jardin est commun ; et, voyez la malice, son domestique demeure ici. Tenez, mademoiselle, vous aurez beau dire et beau faire, mylord Oswald vous aime, oh ça, il vous adore ; vous ne viendrez jamais à bout de le chasser tout-à-fait.

SOPHIE (*avec douceur.*) Vous le croyez, Betzy ?

BETZY. Certainement, mademoiselle ! des amoureux !... ah ! je sais bien ce que c'est, moi ! vous les chassez par ici, ils rentrent par là ; ça n'a pas plus de cœur, voyez-vous... et puis c'est malin !... oh ! c'est malin ! je gagerais volontiers qu'avant la fin du jour, vous aurez vu mylord...

SOPHIE (*l'interrompant exprès.*). Betzy... mon père est-il levé ?

BETZY (*allant à la porte de gauche.*) Je crois, mademoiselle, qu'il s' habille. Voilà mon marché ; les bouquets sont ici; tout sera prêt pour tantôt.

SOPHIE. Bien. Pauvre père ! préparez le thé ; mettez trois tasses. Monsieur Rampsart vient déjeûner avec nous, il apporte aussi son bouquet.

BETZY. Ah ! notre bon voisin, dont vous faites le portrait, et qui vous achète quelquefois des bijoux. Ah ! tant mieux, mademoiselle, c'est un bien digne homme;'et peut-être qu'il viendra fort à propos ce matin... (*avec mistère*) C'est le trente du mois... le loyer...

SOPHIE (*fort surprise.*) Qui m'achète des bijoux, avez-vous dit ; qui vous a donc parlé de cela, Betzy ?

BETZY. Qui ?... attendez donc... eh! c'est le commis du secrétaire du vieux greffier du Constable ; le petit Goop, dont le père est huissier, ce jeune homme-là sait tout ce qui se fait dans le quartier.

SOPHIE (*avec inquiétude.*) Comment, on serait instruit ?... vous m'étonnez !

BETZY. Oui-dà ! il m'a demandé d'où vous venaient tant de bijoux; pourquoi vous les vendiez ; comment ci, comment ça....

SOPHIE. Et, qu'avez-vous répondu ?

BETZY. Rien ; je ne savais pas.

SOPHIE. Bien. (*La voix de Paterson, dans la chambre, à gauche, appelant, Sophie !*

Sophie !) J'entends mon père ; préparez le thé, nos bouquets, dépêchez-vous. (*Paterson paraît, et s'avance en s'appuyant sur le bras de Sophie. Betzy roule et prépare son grand fauteuil ; il vient s'y asseoir*).

SCÈNE VIII.

PATERSON, SOPHIE, BETZY.

PATERSON. Bonjour, ma chère Sophie ; bonjour, Betzy !

BETZY (*faisant une belle révérence.*) Votre servante, monsieur! il fait beau tems, ce matin; si monsieur veut sortir tantôt pour faire son tour du quai, je lui donnerai mon bras.

PATERSON. Je doute, mon enfant, que j'en puisse profiter.

Sophie fait signe à Betzy de préparer la table.

BETZY. J'entends, mamselle. (*Elle va servir le déjeûner, entrant et sortant pour couvrir la table*).

SOPHIE. Mon père, vous paraissez souffrant, ce matin... votre regard semble craindre de rencontrer le mien.

PATERSON. Il est vrai, ma chère fille, et je ne puis te cacher le sujet de ma peine. Le sommeil, cette nuit, n'a point approché de mes yeux, une pensée cruelle... A quel degré d'infortune sommes-nous descendus ; nous, placés par la naissance dans un rang supérieur, et maintenant abaissés jusqu'à trembler de manquer d'asile !

SOPHIE (*regardant avec inquiétude si Betzy

est éloignée.) Mon père, notre existence dépend de l'oubli du passé. Quel sujet d'inquiétude avez-vous donc ?

PATERSON. Aujourd'hui même, ma chère fille, le maître de cette maison exigera de nous une somme assez forte; ton talent, peu connu encore, n'a pu suffire à nous la procurer. Faudra-t-il supplier, implorer la pitié !

SOPHIE. Non, mon père ! combien je m'en veux de vous avoir laissé exposé à ces alarmes! bannissez-les : dès ce matin, le propriétaire de l'hôtel sera satisfait. Notre ami, M. Rampsart, vient déjeûner avec nous, et prendre ensuite sa séance ; je le prierai d'acheter encore ce diamant. (*Elle lui montre une bague.*)

PATERSON. Ce diamant... (*Il l'examine.*) Hélas ! c'est le premier présent que je fis à ta mère. (*Sophie se détourne pour essuyer une larme.*) Quel prix il doit avoir pour toi ! et tu le sacrifies !

SOPHIE (*cachant son émotion.*) Je ne peux plus porter de semblables bijoux, la prudence le défend; ils éveilleraient des soupçons; ainsi, je n'y tiens pas... et... j'y renonce sans regrets.

PATERSON. Qu'il y a de vertu, ma fille dans ce mensonge ! mais, crois-tu que mon cœur en soit plus rassuré ? ce nouveau sacrifice est le dernier que tu puisses faire, et l'avenir...

SOPHIE (*d'un air riant.*) L'avenir sera plus doux, mes progrès sont rapides : déjà, dans Edimbourg, on parle de mon talent. Avant six mois, j'ose croire que mes pinceaux nous

suffiront; nous serons heureux alors, nous n'aurons plus d' inquiétudes.

Paterson. Nous serons heureux, dis-tu!... puis-je croire que j'entends la comtesse de Walpool!

Sophie (*avec crainte.*) Chut!....

Betzy (*approchant.*) Mamselle, vous êtes servie?... (*bas*) Monsieur Rampsart monte.

Sophie. Bien. (*Sophie va à son pupitre, y prend une petite boîte, y met la bague, et serre la boîte dans le pupitre pendant que Rampsart entre, et fait prendre son bouquet par Betzy. Rampsart paraît à la porte, tenant d'une main sa canne et son chapeau, et de l'autre, un gros bouquet qu'il tient derrière son dos*).

SCÈNE IX.

PATERSON, RAMPSART, SOPHIE ET BETZY.

Rampsart. Ah! ah!... (*bas à Betzy*) débarrasses-moi de cela; (*haut*) serviteur, mon cher ami Paterson! (*bas à Betzy*) prends-moi donc mon bouquet! (*haut*) comment va la santé, ce matin? (*Betzy a pris le bouquet qu'elle emporte*) Ouf!... hein? (*Paterson s'est levé*) Et la goutte, le rhumatisme, le catharre, toute la maudite escorte?... nous y viendrons, mon cher, nous y viendrons! Votre très-humble, mon joli peintre?.. voilà comme j'aime le talent, moi; jeune, aimable, modeste... En vérité, mon ami, c'est un trésor que votre fille; oui, le diable m'emporte; je suis orfévre, je m'y connais; et je vous garantis

qu'elle vaut son pesant d'or; (*à Betzy , qui est revenue*) bonjour , Betzy !

PATERSON. Mon voisin , vous nous voyez avec des yeux d'ami.

RAMPSART. Oui, parbleu! des yeux d'ami, d'ami sincère...

SOPHIE. Betzy , avancez la table.

RAMPSART (*attirant Sophie à part.*) Avez-vous des bouquets ?

SOPHIE. Oui... nos amis sont invités !

RAMPSART. Bon ! de mon côté , j'ai fait aussi quelques invitations..... soyez tranquille, de bonnes gens comme moi , sans façons. Nous danserons, morbleu ! (*bas à Sophie*) allons, les bouquets (*Sophie envoie Betzy les chercher; Rampsart vient tout en riant à Paterson.*) ah! ah! ah! ah! nous rirons, mon ami ! après le déjeûner, je donne à votre fille ma dernière séance; je ne vous gênerai pas, j'ai pris mes précautions ; j' apporte dans ma poche mon journal de Londres ; donnez-vous dans la politique ?

PATERSON. Non ; depuis fort long-tems je ne lis plus de gazettes.

RAMPSART. Vous avez tort.

PATERSON Peut-être ! (*Betzy est revenue avec une corbeillle où sont les bouquets.*)

SOPHIE. Voulez-vous prendre place ?

RAMPSART. Volontiers.(*à Betzy*) Donne.(*Paterson va s'asseoir le premier; pendant ce tems, Rampsart , Sophie, et Betzy prennent chacun leur bouquet , de sorte qu'au moment où il est assis dans son fauteuil, ils se trou-*

vent tous les trois devant lui le bouquet à la main.)

PATERSON. Que vois-je?

RAMPSART *et* BETZY (*riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

SOPHIE. Mon père... une fille qui vous chérit!

RAMPSART. Un ami véritable.

BETZY (*faisant la révérence*) Et votre servante, monsieur!

PATERSON. Ah ! cet hommage m'est cher ! mon coeur peut en jouir avec toute assurance.

RAMPSART. Parbleu ! je le crois bien ; maintenant, à table... et à tantôt la suite. (*On s'assied.*)

BETZY (*mettant la main sur la théière.*) Mademoiselle, vais-je servir?

SOPHIE. Non, Betzy; vous pouvez nous laisser!

BETZY. Ah !... mais, mademoiselle, si vous avez besoin de quelque chose...

SOPHIE. Je vous appelerai ; allez, ma chère ?

BETZY (*en s'en allant.*) C'est drôle; par exemple? (*Elle sort ; Paterson, Rampsart et Sophie sont à table.*)

RAMPSART. Voilà, sur ma parole, d'excellentes rôties.

SOPHIE. Grâce à votre appétit, monsieur Rampsart, et à votre bonne humeur.

RAMPSART. Il est vrai, mademoiselle, que je suis toujours gai ; ma santé est parfaite, mon commerce va bien ; ma femme n'est pas trop méchante, ma foi... (*à Paterson*) Vous ne mangez pas, mon ami!

Paterson. Mon destin n'est pas, mon cher Rampsart, aussi prospère que le vôtre.

Rampsart. Bah! que vous manque-t-il? avez-vous quelque peine?

Sophie. Oui, monsieur Rampsart!

Rampsart. A la bonne heure! voilà comme je veux qu'on réponde; point de phrases: le fait. Qu'est-ce que c'est, mes amis?

Paterson. Le malheur suit long-tems ceux qu'il semble choisir.

Rampsart. J'entends ce que cela veut dire... vous n'avez pas d'argent... (*Il les regarde.*) diable!... comme vous dites, c'est malheureux, eh bien! foi d'honnête homme, j'en suis peiné dans l'ame; et si je pouvais... mais je ne peux pas. (*Il mange.*)

Sophie. (*qui se sent humiliée.*) Monsieur, ni mon père ni moi, nous ne demandons rien.

Rampsart. Parbleu! je le sais bien, mademoiselle; voilà précisément pourquoi je vous dis que si je pouvais, je vous aménerais toute la ville à peindre; avec votre talent, vous devriez être riche; et cela me fâche, moi; cela me met en colère de voir le mérite inconnu. La fortune est une sotte!... et les hommes sont aveugles. (*Il se lève, s'avance brusquement, et tire un porte-feuille de sa poche; Paterson et Sophie se sont aussi levés.*)

Paterson. Monsieur...

Sophie. Vous vous trompez...

Rampsart (*avec simplicité.*) Je vous demande combien il vous faut; je viens précisément de recevoir deux cents livres sterling; en vou-

lez-vous cinquante? en voulez-vous cent? voulez-vous tout (*Sophie attendrie, sourit en se détournant un peu. Paterson saisit et presse la main de Rampsart; puis il repousse doucement le porte-feuille.*)

PATERSON. Vous-êtes un digne ami !... rien, je vous remercie.

RAMPSART. Hein ? (*Il tend le porte-feuille du côté de Sophie.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BLIFILD.

(*Il entre sans bruit, restant à l'entrée, et prêt à s'esquiver.*)

BLIFILD. Voilà Rampsart!... observons ce qu'on fait.

SOPHIE (*présentant à Rampsart la bague qu'elle va prendre au pupitre, et qu'elle tire de la petite boîte.*

Nous voulions seulement vous prier d'estimer ce diamant, et de nous en donnner le prix qu'il vous plaira.

BLIFILD. Un diamant! peste! d'où lui vient-il ?

RAMPSART (*avec surprise.*) Encore quelques bijoux !... vous en avez souvent, mademoiselle ; voyons donc cette bague... (*Il examine le diamant.*) Ah! ah! diable! c'est un fort beau diamant, d'une eau très pure, premier choix... Il est assez étrange... il est fort étonnant... savez-vous, mademoiselle, que peu d'artistes de votre âge ont de pareils brillans.

Sophie. N'oubliez pas, monsieur, que nous vous demandons surtout le secret.

Rampsart (*d'un air incertain.*) Oui, oui, c'est votre condition ; je sais cela, mademoiselle, c'est ainsi que nous avons déjà fait quelques petits marchés... Mais ce diamant... il est à vous sans doute? pourquoi donc ce mystère ?

Sophie (*avec un sourire et un ton aimable.*) Ah ! monsieur Rampsart, c'est notre secret.

Blifild (*à part.*) Son secret !

Paterson. Nous désirons qu'on ignore que ces objets sortent de nos mains.

Blifild (*à part.*) C'est bon à savoir.

Rampsart. Ah ! ah !.... au fond..... chacun a ses raisons...... cependant ce diamant...... (*Il le mire.*)

Paterson. Combien l'estimez-vous ?

Rampsart. Attendez... d'abord, il faut le démonter... ensuite le remonter... mais, attendu la qualité... et puis en ami... en conscience... ma foi, oui, deux cents livres sterling.

Sophie (*étonnée.*) Autant que cela, monsieur!

Rampsart. Vous n'en saviez pas le prix?

Sophie. Non.

Blifild (*à part.*) C'est donc un cadeau !

Rampsart. Pardon, mademoiselle, mais en qualité de marchand, les réglemens m'obligent à vous demander d'où vous tenez ce bijou.

Blifild (*à part.*) Ah ! ah !

Sophie. Vous ne m'avez jamais fait une pareille question.

Rampsart. C'est que les premiers objets étaient d'une valeur bien moindre ; mais celui-ci....

Paterson. Vous pouvez le prendre avec securité, j'en connais la source; fiez-vous à ma parole.

Rampsart. Ah ! dès que vous avez... cela suffit, mon ami; ce que j'en faisais, était pour vous, comme pour moi (*prenant la petite boîte, que tient encore Sophie*) Vous permettez, mademoiselle, que la boîte soit du marché ; (*Il y met le diamant.*) elle est faite tout exprès.... Parbleu ! je veux, ce matin même, en faire emplette à la duchesse de Portland. En sortant de chez vous, j'irai le lui porter. (*Il met la boîte dans sa poche.*)

Sophie (*à part.*) Perdonne-moi, ma mère !

Rampsart. Voici les deux cents livres... (*Il les remet à Paterson.*) Prenons séance.

Sophie (*appelant.*) Betzy !

Blifild, se sauve, et se dérobe par le jardin.

SCÈNE XI.

Les précédens, excepté BLIFILD.

Betzy (*rentrant par la porte de côté.*) Mademoiselle !

Sophie. Enlevez cela, et rangez tout.

Betzy (*dessert et pousse la table. Sophie se place à sa table de peinture.*)

Rampsart (*plaçant son fauteuil, et s'asseyant.*) Voilà mon siége ; je vous livre ma figure, et vais lire mon journal. (*Il tire une*

grande gazette anglaise de sa poche.) Suis-je bien, mademoiselle?

(*Paterson se met à lire. Betzy, après avoir rangé la table, vient regarder derrière sa maîtresse.*)

SOPHIE. A merveille... cependant, un peu moins renversé... la tête plus droite... Maintenant ne bougez plus.

RAMPSART. Diable! C'est un exercice fatal après un repas.

BETZY (*regardant le portrait, derrière Sophie.*) Ah! mademoiselle! comme c'est ressemblant! on dirait une figure qui parle... mais ce qui m'en plaît davantage, moi, c'est le nez!...... oh! le nez! le nez surtout! on croirait qu'il sort du visage.

RAMPSART. Peste soit de la folle! et d'où veux-tu qu'il sorte?

BETZY (*s'éloignant honteuse.*) Ah! dam, je ne sais pas, moi.

SOPHIE (*souriant.*) Ah! vous vous dérangez.

RAMPSART. A moins d'être cloué!... allons, je lis, sans bouger; (*lisant haut.*)

« Séance extraordinaire à la chambre des com-
» munes... discours du lord chancelier, en fa-
» veur des bannis d'Écosse. » Ah! ah!

PATERSON (*frappé de ces mots.*) Que dites-vous, monsieur? (*Sophie a levé la tête, et écoute attentivement.*)

RAMPSART. Parbleu! voilà du nouveau! cet article doit être intéressant!

PATERSON. Serait-il question des rebelles qu'une sentence de mort frappe, eux et toutes leurs

familles, s'ils reparaissent sur le sol anglais?

RAMPSART. Précisément.

SOPHIE. Oh ciel!

PATERSON. De grâce, que dit-on?

RAMPSART (*lisant.*) « Le noble lord demande » que l'arrêt de mort soit rapporté, du moins » en faveur des épouses et des enfans des cou- » pables. » (*Paterson jette, avec un sentiment de joje, un regard sur sa fille.*) Cela est juste; des femmes, des enfans, des jeunes filles n'ont pas pris les armes.

PATERSON. Eh bien?

RAMPSART (*lisant.*) « La discussion s'engage avec une grande chaleur; les débats sont très-animés; enfin, après trois heures d'argumentations éloquentes, la demande du noble lord..... est rejetée.

SOPHIE (*très-émue, et retombant sur sa chaise.*) Ah!

BETZY (*courant à elle.*) Mademoiselle, qu'avez-vous?

PATERSON. Sa demande est rejetée!.... ils ont eu cette barbarie!...... (*s'avançant*) Voyons...... voyons, monsieur!

RAMPSART (*se levant aussi, et lui donnant la feuille.*) Parbleu! rien n'est plus vrai, lisez. (*Sophie vient précipitamment vers son père.*)

PATERSON (*après avoir jeté les yeux sur la feuille.*) Il faudra donc mourir sous la sentence fatale! *Sophie lui saisit la main, et lui fait signe de se taire.*)

RAMPSART. Vraiment, mon cher Paterson, vous me rendez bien surpris! tudieu! comme vous

avez pris feu !... allons, cela n'est point sage; quant à moi, coupable ou non, je plains fort toutes ces victimes d'État, mais je ne voudrais pas en troubler mon sommeil ; et vous, parbleu! quand vous seriez un des bannis, on ne vous verrait pas plus troublé.

PATERSON. Eh ! monsieur ! (*prenant Sophie dans les bras*) n'en est-il aucun parmi eux dont le sein paternel ne doive frissonner, en songeant qu'il tient son enfant sous le glaive des lois !

RAMPSART. Ah ! vous avez raison; cette idée-là fait mal.

SOPHIE. Monsieur Rampsart..... au nom du ciel, laissons cet entretien..... ne songeons point à cela.

RAMPSART. Sans doute, c'est le plus sage; que diable y pouvons-nous? Dieu me garde à l'avenir de vous lire la gazette; notre chère demoiselle, elle-même en est émue.... nous laisserons la séance: moi, j'irai de ce pas proposer mon diamant à la duchesse ; ensuite, je m'occuperai de cette petite fête; et vous, mon cher voisin, allez respirer l'air, cela vous calmera, et vous reviendrez plus gai. (*Il va prendre sa canne et son chapeau.*)

SOPHIE. Oui, mon père; Betzy vous donnera le bras.

BETZY. Oui, oui, venez, monsieur; cela fera du bien à votre goutte.

PATERSON. Vous avez raison, mes amis ; j'ai besoin de respirer. (*en embrassant Sophie, et à elle seule.*) Courageuse fille ! que tu l'em-

portes sur ton père ! (*Betzy donne à Paterson sa canne et son chapeau ; Rampsart a pris les siens.*)

Rampsart. Allons, mon voisin je vous accompagnerai jusqu'au quai.

Betzy (*passant le bras de Paterson sous le sien.*) Allons, notre maître, appuyez-vous bien.

Rampsart (*à Sophie.*) Serviteur, ma belle demosielle. A tantôt.

Sophie (*bas à Rampsart.*) Ne lui parlez plus du journal.

Rampsart. Oh ! Dieu m'en préserve !

(*Ils sortent tous les trois.*)

Aussitôt qu'ils ont disparu, et tandis que Sophie revient en scène, on voit Blifild traverser le jardin, en observant ceux qui sortent, et en faisant signe à quelqu'un d'attendre pour entrer.

SCÈNE VII.

OSWALD ; BLIFILD et SOPHIE, *à sa table.*

Blifild (*à Oswald, au fond.*) Je vais suivre les pas de Rampsart : je suis à la recherche d'un secret important ; ne vous montrez pas encore.

Oswald. Va !... je paierai bien ton zèle et mon bonheur.

Blifild (*à part.*) Ils sont tous engagés.

(*Il sort rapidement*).

Sophie (*seule.*) Tout mon sang s'est glacé! O mon pays ! O terre chérie d'Écosse! Nos yeux vous ont revue !... mais, juste ciel! à quel prix!

Ma mère, vous êtes plus heureuse, vous; oui, vous reposez dans la tombe; et votre fille est toujours sous la sentence de mort... (*avec résignation.*) Allons, allons, pauvre Sophie; du courage! Ce ne sont pas là les pensées qui doivent t'occuper. Oublie pour jamais ce qui ne fut pour toi qu'un moment; arrache de ton cœur un fatal souvenir. Tu n'es plus que la fille d'un obscur artisan; tes pinceaux, voilà ton seul héritage; persuade à ta raison que tu n'en eus jamais d'autre; accepte enfin le sort que tu t'es fait toi-même... Travaille, pauvre Sophie, travaille; il faut donner du pain à ton père. (*Elle va s'asseoir à son pupitre pour peindre.*) Faut-il, au milieu de tant d'infortunes et de périls, que mon cœur aime encore à se créer d'autres peines? Puis-je me plaire à nourrir un sentiment dont je devrais combattre la funeste douceur?

Oswald (*qui s'est approché, et qui l'écoute.*) Que dit-elle?

Sophie. Si je perdais mon père, je serais donc seule au monde?... Que cette pensée m'attriste! Comme elle éteint mon courage!

(*Elle appuie son front sur sa main.*)

Oswald. Non: je ne puis la voir sans que mon cœur s'embrase! (*Il se met à genoux, et prend sa main qui est pendante*). Sophie!

Sophie (*se levant avec surprise, mais ressentant plus de trouble que de frayeur, et point de colère*). Ah! grand Dieu!... c'est vous, mylord!

OSWALD. Ne vous offensez pas, Sophie! Croyez à mon respect.
SOPHIE (*très-émue , mais avec douceur.*) Éloignez-vous, mylord ; je vous en prie.
OSWALD. Ah ! ne l'exigez pas ! J'aurais payé de ma vie le bonheur de vous voir, de vous entretenir un moment sans témoins. Vous entendrez du moins une fois l'aveu de ma tendresse ; et j'apprendrai de vous-même si vous me haïssez. Qu'ai-je donc fait, hélas ! pour n'obtenir que vos mépris ? Je vous aime, Sophie! Combien ce mot est faible pour peindre mon amour! Je vous aime!... ai-je donc merité pour cela votre courroux ?
SOPHIE. Mylord, vous vous trompez; je n'ai pour vous ni haine, ni mépris, ni courroux... l'hommage que vous m'offrez ne peut offenser mon cœur...
OSWALD (*avec joie.*) O ciel !...
SOPHIE. Il m'honorerait sans doute, s'il ne m'était interdit.
OSWALD. Se peut-il ! Quel espoir !... mais plutôt, quel obstacle fatal !... Sophie, votre cœur se serait-il donné ?
SOPHIE (*avec vivacité*) Non , mylord ! oh ! non , je vous l'atteste!
OSWALD. Vous êtes libre ; je vous adore ; quel ennemi cruel du bonheur de tous deux... pardonnez-moi , Sophie , si j'ose interpréter vos paroles , votre regard, jusqu'à l'accent de votre voix ; mais si l'amour ne m'aveugle , tout en vous , comme en moi-même , semble

me révéler que je ne vous suis point odieux; et cependant vous rejetez mon hommage ?

SOPHIE. Et vous, mylord, en me l'offrant, quel espoir pouvez-vous former ? Vous demandez quel obstacle s'élève? Quand il serait certain qu'il n'en existât point qui vous fût inconnu, songez-vous à votre rang et à ma pauvreté ? L'intervalle qui nous sépare ne peut être comblé; la fortune vous appelle au plus brillant éclat, et le sort m'impose un éternel oubli.

OSWALD. Sophie, ne voyez-vous le bonheur que dans l'éclat du monde? S'il pouvait vous séduire, ah! j'y consacrerais volontiers ma fortune, et je vous comblerais de tous les dons qui charment votre sexe... (*d'un air mystérieux*) mais si la modestie vous inspire quelques craintes....

SOPHIE (*avec doute et inquiétude.*) Que dites-vous, mylord ?

OSWALD (*d'un ton persuasif.*) Ordonnez vous-même de votre sort. Une fortune immense dès ce jour vous appartient ; je n'y mets point de bornes. Choisissez-vous votre demeure ; une chaumière, elle me plaît; un palais, je vous le donne. Vous ne formerez point de vœux que je ne jure d'accomplir.

SOPHIE (*couvrant ses yeux de son mouchoir.*) Ah ! malheureuse!... suis-je assez outragée!... j'avais cru qu'il m'aimait.

OSWALD. D'où viennent donc vos larmes ?

SOPHIE (*avec dignité.*) Mylord, retirez-vous. J'ai souffert vos discours, ne vous méprisant point assez pour en deviner le sens. Maintenant je vous ordonne de sortir de chez moi.

OSWALD. Quel étrange détour! Sophie, vous faites-vous une étude de me désespérer ?

SOPHIE (*avec autorité.*) Mylord, sortez, vous dis-je! Respectez du moins l'asile du malheur. Vous avez achevé d' arracher le bandeau qui me cachait mon sort : c'est peu de l'infortune, il faut encore subir l'infame!... Au nom du ciel, cessez de souiller l'air qu'ici je respire en paix !

OSWALD (*avec emportement.*) Vous me chassez sans espoir, sans retour!... Non, cruelle ! ce n'est point là la vérité! cet arrêt est le fruit d'un vain caprice, ou l'aveu d'un amour dont j'arracherai le secret de votre cœur. Je vous aime avec transport, et j'emploierai tout mon pouvoir...

SOPHIE (*effrayée.*) Grand Dieu !

OSWALD. Répondez à ma tendresse, ou craignez mon désespoir !

SOPHIE (*entre la crainte et l'indignation.*) Ah! c'en est trop ! Vos outrages, qui m'épouvantent, me chassent de mon asile.

(*Elle marche vers la porte.*)

OSWALD. Arrêtez !

SOPHIE (*près de la porte, et avec fierté.*) Laissez-moi ! laissez-moi, mylord! je ne dois plus vous entendre.

(*Elle sort précipitamment.*)

OSWALD. Sophie !... Sophie !...

(*Il s'arrête à la porte.*)

SCÈNE XIII.

OSWALD, *seul*, et peu après BLIFILD.

Oswald. Elle fuit !... Imprudent ! qu'ai-je fait ? Mon emportement l'a contrainte à sortir de chez elle, à fuir son asile. (*Blifild entre vivement, en jetant les regards partout ; Oswald le saisit par la main.*) Ah !... viens !... cours...

Blifild. Après qui ?

Oswald. Sophie... non ! attends !... tu pourrais encore redoubler sa colère... Tu ne sais pas, malheureux ! combien tu t'es trompé ! combien tu m'as bercé d'un chimérique espoir ! Cette jeune personne est la vertu même !

Blifild (*haussant les épaules.*) Allons donc, mylord !

Oswald. Oui, tes indignes soupçons, tes funestes conseils sont cause que j'ai porté le trouble et l'épouvante dans une ame pleine de candeur ! Ah ! Sophie !

Blifild. Mylord, si j'étais un faquin, un fourbe, je vous tromperais aussi; car, le diable m'emporte, vous me la donnez belle ! et, servant, contre vous, la coquetterie, la ruse, le manége féminin, dont vous êtes la dupe, on vous ferait en plein jour contempler des étoiles.

Oswald. Maraud !

Blifild. Ne nous fâchons pas, mylord ; d'honneur, cela va si bien ! ne brouillons pas les cartes ! Je réponds sur ma tête que vous êtes aimé ; que la petite personne n'est point un

loup-garou ; et qu'avec un peu d'or, oui, de l'or, beaucoup d'or, on ne trouve pas plus de coeurs que de forteresses imprenables.

Oswald. Tu calomnies Sophie! tu mériterais... N'ai-je donc pas vu sa rougeur, son effroi, son indignation ? N'ai-je pas vu ?...

Blifild. Non, mylord, vous n'avez pas vu ce que j'ai dans ma poche. Cela parle plus haut que toutes les simagrées. Oui : c'est là que la vérité se tient comme dans son puits ; et tout ce qu'on vous a fait voir sont des billevesées, des prestiges de coquettes, des tours de malice, inventés par le diable et perfectionnés par la femme.

Oswald. Son assurance m'impose... Quoi! J'aurais été dupe... Non !

Blifild. Si!

Oswald. Sophie ?...

Blifild. Joue son jeu.

Oswald. Mais ses larmes.

Blifild. Appât pour mieux vous prendre.

Oswald. La preuve, ou je te chasse.

Blifild (*mettant la main sur sa poche.*) Là.... un moment... Puisque, pour rallumer votre courage aux abois, il faut tout vous apprendre, écoutez : Vous douteriez-vous, mylord, que cette belle Sophie, dont la vertu farouche vous fait extravaguer, est depuis quatre mois surveillée par l' autorité ?

Oswald. Qui te l' a dit ?

Blifild. Parbleu ! ceux qui le savent de la première main. Certain commerce de bijoux, dont l'origine est obscure, tient autour de ces lieux la justice aux aguets...

OSWALD. Tu m' épouvantes !

BLIFILD. J'en avais eu l'éveil ; mais dans votre intérêt, il m'en fallait la preuve. D'autre part, vos craintes sur les assiduités du bijoutier Rampsart devaient être éclaircies. Tantôt, en vous quittant, pour fixer mes soupçons sur l'une et l' autre chose, je me mis à l'affût, là, dans le jardin. Rien ne pouvait échapper à mon oeil, ainsi qu'à mon oreille. A l'heure du déjeûner, le bijoutier arrive: on sert, on se met à table, on verse, et l'on prend le thé.

OSWALD (*impatient.*) Va donc ! ces détails sont superflus.

BLIFILD. Du tout. Après quelques propos adroitement jetés, mademoiselle se lève... (*Il joue tout ce qu'il dit.*) ouvre ce petit meuble, (*le pupitre*) en tire une petite boite... (*Il tire de sa poche celle qu'on a déjà vue.*) l'ouvre de cette façon, en fait sortir une bague, et la présente au bijoutier...

(*Il la montre à Oswald.*)

OSWALD. Quest-ce que ce diamant ?

BLIFILD. Il est superbe !

OSWALD. Eh bien ?

BLIFILD. Le bijoutier le prend, l'examine, l'estime, promet à Sophie le secret, compte à Paterson deux cents livres sterling, et puis met dans sa poche la boîte et le diamant.

(*Il va aussi pour le remettre dans sa poche.*)

OSWALD (*l'arrêtant par le bras.*) Mais, bourreau, ce diamant !

BLIFILD. Ce diamant, mylord ! ne vous prouve-t-il pas que la fière beauté dont les rigueurs

vous désespèrent n'est pas tant à l'épreuve des bijoux ? et ce petit commerce clandestin, secret, ne vous révèle-t-il pas qu'un plus adroit que vous fait accepter ses dons?

Oswald. Quelle affreuse lumière!

Blifild. Vous vous y prenez mal, voilà tout le mystère.

Oswald. Ciel! aurait-il raison!

Blifild (*à part.*) Le trait a bien porté.

Oswald. Mais, cruel! s'il est vrai, j'ai donc un rival! et quel espoir veux-tu que je conserve encore?

Blifild (*mettant d'un air décidé la boîte dans sa poche ; à part.*) Il est tems de frapper le coup décisif. (*haut et résolument*) Mylord, vous aimez, on vous aime, je me charge du reste. Voulez-vous, dans douze heures, que Sophie soit à vous ? qu'elle soit enchantée, ravie, transportée de se jeter dans vos bras, et de partir en poste pour Londres, Paris ou Rome; tout comme il vous plaira?

Oswald. Que dis-tu ? quoi, Sophie?... tu ferais ce prodige ! et par quel moyen ?

Blifild. C'est mon secret ; je vous promets Sophie, voila tout, répondez ?

Oswald. Dans douze heures.

Blifild. Pas davantage.

Oswald. Sophie serait à moi, librement, d'elle-même ?

Blifild. Vous n'aurez, pour l'enlever, qu'à lui tendre les bras.

Oswald. Mais...

Blifild. Mais, dépêchez-vous ; ma tête a tout

conçu : vous, il faut sortir d'ici ; l'heure passe ; on va rentrer.

OSWALD. Malheureux !... tremble de m'abuser !... tu m'assures ?...

BLIFILD. Je m'engage...

OSWALD. Tu t'es emparé de moi comme un génie fatal !... eh bien ! si j'obtiens Sophie d'elle-même, de son consentement, n'emporte quelle soit la ruse, je fais ta fortune.

BLIFILD. Elle est à vous ! Partez, mylord, courez à l'hôtel ; faites préparer une voiture de poste, des chevaux excellens ; munissez-vous de beaucoup d'or.

OSWALD. Mais...

BLIFILD. Point d'explication ! courez, volez ; il ne me reste pas une minute à perdre.

OSWALD. C'en est fait !... mon amour l'emporte, je m'abandonne à toi !

BLIFILD. (*en le faisant sortir.*) Une voiture, des chevaux, de l'or, et je réponds de tout !
(*Oswald sort.*)

SCÈNE XIV.

BLIFILD, *seul*; et à la fin BETZY.

Ouf !!!... le combat est fini ! maintenant, je le tiens de toutes parts, et le champ de bataille est à moi ! agissons... suis-je bien seul ?... (*Il va voir à toutes les portes.*) oui ! (*Il tire la petite boîte de sa poche.*) Diamant, qu'au risque de ma tête j'ai tiré adroitement de la poche de Rampsart, tu vas donc m'échapper ! deux cents livres sterling !... fi ! c'est une ba-

gatelle, il s'agit de ma fortune! tu m'en vaudras plus de mille en me livrant Sophie..... voyons, où le cacher... (*Il cherche.*) là!... oui! dans le pupitre... il y était... tout au fond... fermons la clef... dans ma poche. Maintenant, par une main inconnue, un mot à la justice; William, le guichetier de la maison d'arrêt, est un coquin de mes amis, je puis compter sur lui; le succès est certain, rapide, complet: douze heures de tourmens, d'alarmes, d'orage, et puis, fouette cocher, nous sommes en campagne; allons tendre mes lacs.

(*Il sort en courant; mais, près de sortir, on le voit se cacher vivement derrière quelques arbustes; lorsque Paterson et Betzy sont entrés, on voit Blifild passer derrière eux en fuyant; Betzy quitte Paterson pour aller appeler Sophie, qui sort de sa chambre, et vient à son père.*)

SCÈNE XV.

SOPHIE, PATERSON, BETZY.

SOPHIE (*à son père.*) Cette promenade vous a fait du bien, mon père. (*à Betzy*) Maintenant, Betzy, rangez tout cela. M. Rampsart.. tout le monde peut venir...

BETZY. O mamz'elle, soyez tranquille, ça s'ra fait dans un clin d' oeil. (*Elle range, place des siéges, etc.*)

PATERSON. Mais, ma fille, qui donc attends-tu?

SOPHIE. Monsieur Rampsart vous l'a dit ce matin, mon père; quelques gens estimables qu'il

a rassemblés.... invités.... et qui vont venir avec l'intention de fêter et de procurer un moment de distraction au meilleur des pères.

PATERSON. Brave ami !... (*souriant*) ah! c'est ce qu'il appelle... *la suite*.... allons, laissons-le faire... mais, dis-moi ; tes petites dispositions sont-elles prises pour...

BETZY. Soyez tranquille, monsieur Paterson ; j'étais dans la confidence, tout est prêt.

SOPHIE. Ce n'est d'ailleurs qu'une simple réunion, dont la gaîté de monsieur Rampsart doit faire tous les frais...mais il n'arrive pas !

BETZY. Voilà pourtant l'heure... eh! mon Dieu! mamz'elle, je crois entendre... (*allant regarder au fond*) eh! oui, je ne me trompe pas... c'est tout le monde...tenez, tenez, dans le jardin... voyez-vous...

SOPHIE. Oui, ce sont les personnes invitées......

BETZY (*riant.*) Eh ! l'maître des cérémonies qui manque!... j'vas prendre sa place.

(*Betzy va au-devant de la société, qu'elle introduit ; Sophie s'empresse de présenter à son père les principaux personnages. On entoure Paterson, on lui offre des bouquets, il est un moment l'objet de l'attention générale; bientôt il gagne les siéges préparés par Betzy ; un cercle se forme autour du vieillard ; pendant ce tems, Sophie engage les jeunes personnes à danser ; on se livre à cet amusement ; Sophie a été retrouver son père. Bientôt la vivacité des danses attire les regards de Paterson et de ceux qui l'entourent, et captive l'attention.*)

BALLET.

A la fin du ballet on entend du bruit du côté du jardin: on remonte la scène; Betzy, qui a devancé la société, s'écrie :

BETZY. C'est monsieur Rampsart!..... il est bien tems !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RAMPSART.

BETZY. Eh! mais, monsieur, arrivez donc.

RAMPSART (*jetant son chapeau et avec humeur.*) Bonjour, tout le monde.

SOPHIE. Votre absence m'inquiétait, monsieur Rampsart, et je craignais.....

RAMPSART. Ma foi, mademoiselle, vous pouviez penser tout ce qu'il y a de plus contrariant.. de plus dépitant.. de plus enrageant, et vous n'auriez pas été au-dessus de ce que j'éprouve.

PATERSON. Que vous est-il donc arrivé !

SOPHIE. Parlez. (*Tout le monde s'approche de Rampsart, en donnant des marques du plus vif intérêt.*)

RAMPSART. L'événement le plus bizarre... le plus extraordinaire... mais nous parlerons de cela plus tard.. pour le moment, je dois... (*à la société.*) Eh bien ! les bouquets, les danses....

BETZY. Oh! mon Dieu ! tout cela s'est fait comme si vous eussiez été présent... j'étais là.

PATERSON. Mon ami, je vous dois encore ce moment de bonheur ?

RAMPSART. Eh bien ! je m'en félicite. (*s'adressant à la société*) Allons, mes amis, point

de façons de gêne.. avec la permission de monsieur Paterson, que chacun retourne à ses affaires... aussi bien, il faut que je dise... Allons, au revoir, au revoir.

PATERSON. Les remerciemens d'un veillard vous accompagneront.

(*On donne de nouvelles marques d'amitié à Paterson et à Sophie; on dit aussi adieu à Rampsart, qui, par ses gestes et son impatience, semble désirer être déjà seul. Ce jeu muet n'échappe point à Sophie. Betzy accompagne la société.*)

SCÈNE XVII.

SOPHIE, RAMPSART, PATERSON.

(*Aussitôt la sortie des personnages, Rampsart cesse de se contraindre. Il redescend la scène à grand pas.*)

RAMPSART. Oui ; de par tous les diables... je le ferai pendre, rouer...

SOPHIE (*redescend avec lui, et dit avec inquiétude.*) Qu'avez-vous donc, monsieur ?

PATERSON. Mon ami, à qui en avez-vous ?

SOPHIE. D'où vient ce courroux ?

RAMPSART. Tantôt, en vous quittant, mon diamant dans ma poche, comme un sot, un flâneur, je me mets dans une foule. C'étaient deux grands boxeurs qui se cassaient la mâchoire. On me serre, on me presse; je me dégage enfin à force de coups de poings, et j'arrive tout en eau chez mylady Portland. — Madame la duchesse, je vous apporte un

joyau charmant, agréable, galant; fait, le diable m'emporte! pour le doigt d'une reine. (*faisant la voix de femme*) — Se peut-il! Quel bonheur! C'est un homme impayable que ce cher Rampsart! Voyons! montrez, je brûle!.. — Moi comme un imbécille, je fouille dans ma poche.... dans celle-ci.... dans celle-là..... puis dans cette autre..... puis dans mes goussets...Je deviens rouge jusqu'aux oreilles; madame se pinge les lèvres; la femme de chambre me rit au nez; un laquais me plaisante: il n'est pas jusqu'au perroquet, qui, sur son bâton, semblait se moquer de moi. Honteux, muet, l'oreille basse, je recule pour gagner la porte; je rencontre deux chaises, je culbute avec elles, et je m'esquive au milieu des éclats de rire; enfin, mademoiselle, on m'avait volé, oui, volé, escamoté dans ma poche le diamant que je vous avais acheté.

SOPHIE. Mon diamant!

PATERSON. Se peut-il, mon cher Rampsart, j'en suis désesperé!

RAMPSART. Et moi, monsieur, je m'en moque; mais je suis désesperé du tour qu'on m'a joué, et de la sotte figure que j'ai faite chez la duchesse. En sortant de chez elle, j'ai couru, tout bouillant de colère, faire ma déclaration; et toute l'escorte de Thémis est déjà en campagne.

SOPHIE. Qu'avez-vous déclaré?

RAMPSART. Qu'on m'a pris mon diamant.

SOPHIE. Mais... avez-vous nommé ceux qui vous l'ont vendu?

RAMPSART. Non, c'était un secret : je vous l'ai gardé. Certes, vous avouerez qu'il faut qu'un malin diable ait deviné... (*bruit au dehors*) Qu'entends-je ?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BETZY.

BETZY (*accourant effrayée.*) Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! mam'zelle.

SOPHIE. Qu'y a-t-il donc?

RAMPSART. Pourquoi nous interrompre ?

BETZY. Ce n'est pas moi qui vous interromps.... c'est la Justice, qui est là-bas.

RAMPSART. Qui est là-bas ?

BETZY. J'vous dis, la Justice.

TOUS. La Justice !

BETZY. Et ce n'est pas tout... On dit comme ça... qu'elle vient pour mademoiselle Sophie.

SOPHIE. Grand Dieu !

RAMPSART. Pour ta maîtresse !

SOPHIE. Ah ! mon père, nous sommes reconnus.

RAMPSART. Reconnus !

PATERSON. Ma fille ! au nom du ciel, conservons de la prudence.

BETZY (*tremblante.*) Oui, mamselle : il ne faut pas s'effrayer comme cela..... O mon Dieu ! Je suis quasi morte de peur.... voilà le constable !

SCÈNE XIX.

PATERSON, RAMPSART, SOPHIE, LE CONSTABLE, BETZY, LE GREFFIER, LES HOMMES DE JUSTICE, LE MAITRE DE L'HÔTEL, DOMESTIQUE DE L'HÔTEL.

LE CONSTABLE. Serviteur, messieurs. Greffier, placez-vous là.
(*On avance la table : le greffier s'y établit*).

PATERSON. Monsieur le constable, ma surprise ne saurait s'exprimer. Quel peut être le motif qui vous amène ici ?

LE CONSTABLE (*prenant une prise.*) C'est ce dont je vais avoir l'honneur de vous donner connaissance.

PATERSON. Mais en vertu de quel ordre ?..

LE CONSTABLE. De par la loi, monsieur. Connaissez-vous la loi ? je l'ai dans ma poche : je ne marche jamais sans elle. Nous allons procéder, s'il vous plaît, dans les formes.

(*Il s'assied dans un fauteuil près de la table.*)

RAMPSART (*à part.*) Peste soit de ses formes et de ses procédés !

LE CONSTABLE. *Incipimus.* Mademoiselle, approchez.

SOPHIE. Moi, monsieur ?

LE CONSTABLE. Vouz-même. (*Elle approche; le constable met ses lunettes, et l'examine.*) Ah ! ah !.. c'est cela.... peste !.. des yeux qui... une taille que... fort bien.

RAMPSART. Est-ce là, monsieur le constable, la façon dont vous interrogez ?

LE CONSTABLE. Quelquefois, monsieur. D'ailleurs vous répondrez quand on vous parlera.

BETZY (*à part.*) Oh! le méchant!

LE CONSTABLE. Paix! Dites-nous, mademoiselle, vos noms et qualités.

(*Sophie regarde son père.*)

PATERSON. Pourquoi les lui demander, monsieur? je suis son père.

LE CONSTABLE. Eh! ce n'est point à vous, monsieur, que j'ai affaire.

PATERSON (*avec étonnement.*) Point à moi!

LE CONSTABLE (*à Sophie.*) Répondez. Vous vous nommez?

SOPHIE (*en tremblant.*) Sophie... Paterson.

LE CONSTABLE. (*au greffier*) Écrivez. (*à Sophie.*) Votre âge?

RAMPSART (*qui bout d'impatience.*) Cela ne se demande point.

SOPHIE. Dix-neuf ans.

LE CONSTABLE. Votre pays?

SOPHIE (*en hésitant.*) L'Irlande.

LE CONSTABLE. Votre état?

RAMPSART. Ah!...

SOPHIE. Je peins la miniature.

LE CONSTABLE (*contrefaisant son ton.*) Et vous vendez aussi des bijoux, des diamans.

SOPHIE (*surprise.*) Monsieur...

RAMPSART. Qui vous a dit cela?

LE CONSTABLE. Est-ce vous, monsieur, qui remplissez ici les fonctions de constable?

PATERSON. Poursuivez, monsieur; et, de grâce, dites-nous l'objet de cette étrange enquête.

LE CONSTABLE (*se levant.*) Je poursuivrai, mon-

sieur : c'est mon devoir de poursuivre. (*Le greffier écrit à mesure.*) Ce jourd'hui, vous auriez, demoiselle Sophie Paterson, titres et qualités ci-dessus précités, vendu au sieur Mathieu-Chrisostôme Rampsart, horloger, bijoutier, doreur, et *cœtera*...

RAMPSART. Aye! quel baragouin! Que la peste m'étouffe, si je comprends un mot!

LE CONSTABLE. Paix donc! je verbalise. Vous auriez, disons-nous, vendu audit Rampsart un diamant...

RAMPSART. Hein?

LE CONSTABLE (*impatienté.*) Un diamant! c'est fort clair! pour la somme et valeur de deux cents livres sterling.

SOPHIE. Moi?

LE CONSTABLE. Certainement; c'est vous que j'interpelle. — Avez-vous, audit sieur, vendu ledit diamant?

SOPHIE (*timidement.*) Non, monsieur.

RAMPSART. Comment! ah ça, mais...

(*Paterson se retient.*)

LE CONSTABLE (*dictant au greffier.*) Laquelle aurait aussi, au mépris de la justice, nié...

SOPHIE (*troublée.*) Perdonnez-moi, monsieur, je l'ai vendu.

(*Mouvement général.*)

LE CONSTABLE. Puis ensuite avoué...

RAMPSART. Eh! sans doute, avoué! Quel mystère nous faites-vous pour une chose aussi simple? Ce matin, mademoiselle m'a vendu un bijou : je l'ai acheté, je l'ai payé, je l'ai perdu, je le cherche : voilà toute l'affaire; et

le diable m'emporte si je comprends comment vous avez pu savoir...

LE CONSTABLE. La justice sait tout, monsieur ; elle sait encore davantage. Vous avez fait votre déclaration; vous demandez votre diamant; on procède à vous le rendre; et vous allez vous-même être fort étonné. Huissier, faites garder les portes. (*mouvement des gardes, qui se placent aux diverses issues.*)

PATERSON. Quel est votre dessein ?

BETZY. Qu'est-ce qu'on va donc faire ?

SOPHIE (*passant près de son père.*) Mon père!

PATERSON. Attendons, ma fille, que ce mystère s'éclaircisse.

LE CONSTABLE. Nous allons, mademoiselle, vous présente, commencer la perquisition.

SOPHIE. La perquisition ! que cherchez-vous donc, monsieur ?

LE CONSTABLE. Le diamant, mademoiselle.

SOPHIE. Le diamant !

RAMPSART. Qu'on m'a volé ?

PATERSON. Quoi ! vous osez, monsieur, le reclamer ici ?

RAMPSART. Mais êtes fou, morbleu !

LE CONSTABLE. Doucement ! je suis constable, monsieur ! et j'ai mes lumières. (*à Sophie*) Vos clefs, s'il vous plaît, mademoiselle.

SOPHIE (*hors d'elle-même.*) Monsieur... je n'en ai pas... voyez... tout est ouvert... tout est ouvert... vous pouvez entrer.

PATERSON (*se couvrant la figure d'indignation.*) Cet outrage à ma vieillesse!

RAMPSART (*lui prenant la main.*) Mon ami, de la patience.

LE CONSTABLE (*aux gens de justice, qui se disposent à entrer.*) Un moment! (*Désignant le pupitre, il dit, bas et à part:*) Voilà bien le petit meuble que l'on m'a désigné comme renfermant... (*haut*) Ce pupitre vous appartient ?..

SOPHIE. Oui, monsieur; c'est...

LE CONSTABLE. Il est fermé... mademoiselle.

SOPHIE. Betzy... avez-vous la clef?

BETZY. Je ne l'ai pas ôtée.

SOPHIE. Ni moi... elle est donc perdue...

LE CONSTABLE. Fort bien! la clef perdue... (*à l'un de ses hommes.*) Forcez la serrure.

PATERSON. Brisez ce meuble, et finissez mon supplice!

RAMPSART (*à Paterson.*) Modérez-vous, mon ami; la vérité va paraître.

(*Sophie, son mouchoir sur les yeux, est appuyée sur le dos du fauteuil de son père.*)

(*Le Constable, après avoir cherché dans le pupitre, trouve la petite boite, et l'ouvre; Betzy le regarde attentivement.*)

BETZY. Eh bien!... eh bien! Seigneur!... un diamant.

RAMPSART (*s'avançant vers le constable.*) Le diamant!

LE CONSTABLE. Est-ce là le bijou que l'on vous a volé?

RAMPSART (*saisissant la bague.*) Grand Dieu!.. c'est mon diamant!.. (*Paterson se lève. Sophie est frappée d'étonnement.*) C'est bien

le même !.. (*Sophie avance , Rampsart le lui présente*) Mademoiselle !...

Sophie (*avec un cri d'horreur.*) Ah ! ! !

Paterson. Ma fille !.. (*Il approche et regarde la bague.*) Juste ciel ! quelle horreur !

Sophie. Où suis-je ? c'est impossible !.. (*Rampsart le lui montre de nouveau.*) Oui... Ah ! mon père !..

(*Elle tombe évanouie dans les bras de Betzy et de Paterson.*)

Le constable (*reprenant la bague des mains de Rampsart, qui est atterré*). (*aux hommes de justice*) Vous, emmenez mademoiselle ; et qu'elle soit conduite à la prison.

Rampsart (*revenant à lui.*) Arrêtez !.. elle est mourante !

Paterson (*au désespoir.*) Par pitié! laissez-moi du moins la secourir !

Le constable. Je dois faire mon devoir... (*au greffier*) Achevez le procès-verbal.

Sophie (*tombant dans un fauteuil.*) Je me meurs !

(*Paterson et Betzy l'entourent. Rampsart retient les gardes et les gens de justice qui font pas vers Sophie. Le constable est près de la table, et le greffier écrit son procès-verbal. Le rideau baisse*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la salle d'entrée de la geole, dite du greffe. A gauche, (toutes les indications prises de l'acteur) est le guichet ou porte d'entrée en fer, et très-basse. A droite, faisant face, une fenêtre grillée, fort basse, dont la grille ouvrante est fermée par un gros cadenas. Plus loin, du même côté, une porte de cachot, et au fond, toujours du même côté, un corridor communiquant à l'intérieur de la prison. Au fond, à droite, un escalier conduisant à la salle de justice. Il fait nuit close : la geole est faiblement éclairée par une lampe. On y voit, à droite, près de la fenêtre grillée, une table de bois, sur la quelle est un gros registre, avec tout ce qu'il faut pour écrire, un broc et des verres ; deux ou trois mauvaises chaises ou escabeaux sont çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILLIAM *seul*, *et peu après* JACQUES.

(*Au lever du rideau, William est assis près de la table, ayant le broc entre ses jambes, son verre d'une main, et de l'autre allumant sa pipe à la lampe. Pendant qu'il est ainsi en attitude, en entend retentir au loin trois sons de cor.*)

WILLIAM. Ah! ah! on corne sur la grande tour, il est minuit ; encore trois heures de garde, et

j'irai faire un somme... (*Il bâille.*) haye !.. c'est ennuyeux tout d'même, d'être de quart la nuit.. c'n'est pas l'embarras, je dormirais bien là, mais si je dormais trop fort, et qu'il arrive quelqu'un, qu'on amène quelque voleur, quelqu'ivrogne, (*se versant à boire*) des ivrognes surtout !... y en a-t-il dans ce pays-ci !... (*Il boit.*) c'est un vilain défaut... (*Il se verse.*) bah ! bah ! je ne dormirai pas : buvons un coup et fumons ma pipe... (*Il boit.*) à propos !.. j'y pense à présent que je n'ai rien à faire ; que diable signifie ce que m'a fait dire hier mon ancien camarade Blifild ?.. parbleu ! j'ai là son billet... (*Il tire le billet de sa poche, et lit en approchant de la lampe.*) « Mon cher ami William, je suis en train de » faire une excellente opération, si tu es tou- » jours un garçon d' esprit, notre fortune est » faite... » ah ! ah ! sans doute, je suis toujours un garçon d'esprit... (*Il continue.*) » Fais ton paquet... » mon paquet ! « tiens-toi prêt, et attends-moi... » parbleu ! certainement je l'attendrai... (*On frappe.*) hein !... quand je le disais qu'on amènerait quelqu'un. Nous verrons ce que veut dire ce billet ; (*Il le remet dans sa poche.*) ce n'est pas l' heure de la garde... je parie que ce sera quelque coquin qui se sera battu au cabaret. (*On frappe de nouveau au guichet.*) On y va ! ce pourrait bien être la justice... mettons ça de côté. (*Il met le broc sous la table.*)

UNE VOIX (*au dehors.*) Hola ! hola ! la justice ! la justice !

WILLIAM. Tiens ! la justice... je l'avais deviné. (*Il ouvre le petit regard du guichet, et regarde à travers.*) Ah! ah! c'est le constable... avec une femme... une fille... je ne sais pas trop c'que c'est, il fait noir.

LA VOIX (*dehors.*) Dépêche-toi ?

WILLIAM (*refermant le guichet.*) Attendez, je vas éveiller le concierge. (*Il va à l'entrée du corridor, et sonne une cloche.*

LA VOIX DE JACQUES (*dans l'intérieur.*) Eh !... eh !... là !... qu'est-ce que c'est ? (*On l'entend bâiller.*)

WILLIAM. Hola ! en avant! du monde ! lévez-vous, maître Jacques ?

LA VOIX DE JACQUES. Qui frappe ?

WILLIAM. Le constable.

LA VOIX DE JACQUES. Qu'est-ce qu'il demande ?

WILLIAM. Venez le savoir. (*Jacques entre tout endormi, une lanterne d'une main, et un trousseau de clefs de l'autre.*)

JACQUES (*tout en bâillant.*) Que le diable l'empo... orte... le constable !.. je dors...

WILLIAM (*le secouant par l'épaule.*) Réveillez-vous.

JACQUEZ. Quelle heure est-il ?

WILLIAM. Minuit.

JACQUES. C'est bien matin. (*Ils vont touts les deux à la table.*) Verse-moi un coup. (*William reprend son broc sous la table, et verse deux verres.*) *On frappe au guichet.*

LA VOIX (*dehors.*) Allons donc, ouvrez !

JACQUES. Un moment ! je prends mes clefs! (*On frappe.*)

LA VOIX (*dehors.*) Hola! hola!

JACQUES (*agitant fort ses clefs.*) Me voilà! (*buvant toujours tranquillement avec William*) Je gagerais bien que celui qu'ils amènent n'est pas aussi pressé.

WILLIAM. C'est une femme.

JACQUES. Bah! tant mieux! j'aime le sexe; en ce cas, je vas ouvrir tout de suite, pour ne pas la faire attendre. (*William remet le broc sous la table; Jacques va ouvrir le guichet. Le constable, le greffier et deux hommes de justice entrent avec Sophie qu'ils amènent. Sophie a changé de costume; elle a un chapeau de paille et une mante écossaise.*)

SCÈNE II.

LE CONSTABLE, JACQUES, WILLIAM, SOPHIE, LE GREFFIER, DEUX HOMMES DE JUSTICE.

LE CONSTABLE. Allons donc, monsieur Jacques! vous nous laissez toujours morfondre une heure à cette porte! croyez-vous qu'il y fasse chaud? entrez, vous autres; fermez.

JACQUES (*après avoir fermé.*) Ne vous fâchez pas, monsieur le constable; vrai, je me suis dépêché, c'est que la nuit, voyez-vous, on est un peu plus lent! (*Personne ne fait attention à Sophie, qui reste debout, et pleure en silence.*)

LE CONSTABLE (*au greffier.*) Enregistrez l'écrou de mademoiselle. (*Le greffier s'assied à la table, ouvre le registre, et se met en devoir d'écrire.*)

JACQUES (*au greffier.*) Vous avez là tout ce qu'il vous faut; la plume est bonne, mettez un peu de vin dans l'encre. (*Le greffier égoutte un verre dans l'encrier.* (*au constable*) Que nous amenez-vous là ?...

LE CONSTABLE. Une jeune personne.

JACQUES. Je le vois bien ; mais de quelle confrérie? (*Il s'approche d'elle, et l'examine.*) Diable!... c'est élégant... nous n'avons pas souvent des oiseaux d'un pareil plumage... (*lui avançant brusquement une chaise, la prenant par le bras, et la faisant rudement asseoir.*) Asseyez-vous, ma belle enfant.

SOPHIE (*effrayée.*) Mon Dieu !

JACQUES. N'ayez pas peur, on ne vous fait pas encore de mal ; et on aura soin de vous... si vous avez de l'argent. (*Sophie reste assise et comme anéantie.*)

LE CONSTABLE (*indiquant au greffier.*) Là.. dans cette colonne... voleurs... n'oubliez rien.

JACQUES (*revenant au constable.*) Pourquoi donc cela s'est-il fait prendre ?

LE CONSTABLE. Pour vol de diamans.

JACQUES. Vous l'avez arrêtée bien tard ?

LE CONSTABLE. Non, hier à six heures ; mais les évanouissemens, les larmes... on ne finit pas avec les femmes: j'aime mieux arrêter dix coquins au cabaret.

WILLIAM (*qui est entré avec une bouteille et des petits verres.*) Voilà la goutte.

JACQUES. Verse. (*Pendant que William verse, il regarde l'écrou sur le registre.*) Sophie Paterson... je ne connais pas ça; ça n'est pas encore venu ici.

SOPHIE (*qui, en entendant prononcer son nom, a cru qu'on l'appelait, et a tressailli.*) Où suis-je! ô juste ciel!... mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

(*Le constable, les gens de justice et les deux guichetiers se distribuent les verres d'eau-de-vie.*)

JACQUES (*donnant un verre à William.*) Demande-lui si elle veut boire un coup; il faut être galant pour le sexe.

WILLIAM (*durement*) Mam'zelle, voulez-vous boire?

SOPHIE (*en tremblant.*) Bien obligé, monsieur... (*à part*) ils me font frémir.

WILLIAM. Comme vous voudrez; ici, voyez-vous, on ne fait pas de façons: à votre santé. (*Tous les autres trinquent, boivent, et ne s'occupent plus de Sophie.*)

SOPHIE (*à part*) Dois-je rester ici au milieu de ces hommes?... je n'ose lever les yeux.

JACQUES (*posant son verre.*) Servez-vous, monsieur le constable; je vais lui faire la cérémonie... honnêtement; c'est gentil. William, la lanterne: (*William la lui donne.*) Attention, entends-tu?

WILLIAM. Allez. (*Jacques, la lanterne à la main, passe devant Sophie en éclairant son visage, William le suit. Elle est fort effrayée.*) (*rendant la lanterne à William*) C'est bon, cela suffit; tu as vu?

WILLIAM (*touchant son front.*) C'est écrit. (*Il va poser la lanterne sur la table.*)

JACQUES (*resté près de Sophie.*) Dites-moi, ma belle enfant; faut-il vous mettre à la pistole?

SOPHIE (*se levant.*) Je ne sais pas, monsieur... où vous voudrez... je vous assure que je ne suis pas coupable. (*William pouffe de rire.*)

JACQUES. Oh ! il ne s'agit pas de cela, ce n'est pas mon affaire. Je vous demande si vous voulez avoir une chambre, un lit, une chaise et à manger ?

SOPHIE. Oh ! surtout une chambre où je puisse être seule, où je puisse pleurer sans témoin.

JACQUES. C'est bon... (*Il tend la main.*) voyons votre bourse ?

SOPHIE. Ma bourse ?

JACQUES. Voyons ce que vous avez d'argent.

SOPHIE. Je n'en ai pas, monsieur... on a pris chez moi tout ce que je possédais.

JACQUES. Vous n'avez pas d'argent, diable! en ce cas, ma belle, c'est différent; pas de chambre, pas de lit, pas de chaise, pas de cuisine : mais, soyez tranquille, vous n'en serez pas beaucoup plus mal; vous mangerez le pain de la maison..... il n'est pas très-blanc, par exemple... vous dormirez sur la paille; on vous en donnera de la bien fraîche ; et vous serez en société avec une douzaine de luronnes qui n'engendrent point de mélancolie, je vous en répond.

SOPHIE. Grand Dieu! avec des femmes criminelles ?

JACQUES. Non pas, du tout; pour de petits vols, comme vous, ça s'arrange par chambrées ; vous serez bien, n'ayez pas peur : eh ! mon Dieu, dans quinze jours vous serez contente comme une petite reine, demandez plutôt à William ?

WILLIAM. Bah ! je crois bien ! vous ne voudrez plus sortir.

SOPHIE (*fondant en larmes.*) O ciel ! plutôt la mort !

LE CONSTABLE. Qu'est-ce que vous lui chantez ?

JACQUES. Parbleu! ma gamme ordinaire *:* ça n'a pas d'argent... avec les autres.

LE CONSTABLE. Du tout ; c'est ce qui vous trompe; le vol est important, l'affaire sera grave... vous mettrez mademoiselle au secret.

SOPHIE (*qui a écouté.*) Ah ! je respire !

WILLIAM. Il n'y a pas de quoi vous réjouir ; la chambre n'est pas gaie.

SOPHIE. Du moins , j'y serai seule.

WILLIAM. Oui !... mais sans lumière.

SOPHIE. Je prierai Dieu.

WILLIAM. Comme vous voudrez.

JACQUES (*qui a causé bas avec le constable.*) Cela suffit. William, ouvre le cachot. (*William va l'ouvrir.*)

LE CONSTABLE. Je recommande la plus grande surveillance; je vais mettre ces papiers sur le bureau du magistrat.

SOPHIE. Monsieur...

LE CONSTABLE. Qu'est-ce que c'est? que me voulez-vous ?

SOPHIE. Au nom du ciel! par pitié, daignez, monsieur , m'éclairer sur mon sort ; je ne m'aveugle pas sur le coup affreux dont je suis frappée. La main cruelle qui le dirige, et qui m'est inconnue , ne l'a rendu que trop inévitable. Monsieur , que deviendrai-je ; quelle peine m'infligera-t-on, si je ne puis prouver que je suis innocente ?

LE CONSTABLE. La loi, mademoiselle, est précise sur ce point, Art. III, paragraphe 7; exposition publique et réclusion perpétuelle.

SOPHIE (*tombant à genoux*) Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi! (*s'attachant aux mains du constable*) Monsieur, je suis innocente! je suis innocente!

LE CONSTABLE. Ah! nous n'en finirons pas aujourd'hui! vous direz tout cela, mademoiselle, à vos juges; allons, Jacques.

JACQUES (*relevant Sophie.*) Levez-vous, ma belle enfant; nous sommes accoutumés à toutes ces jérémiades : allez, vous vous lamenterez là-dedans tout à votre aise, et demain, vous conterez vos affaires à votre avocat. William, conduis-la... tu donneras la ration. Monsieur le constable, je vais vous ouvrir. (*Il prend ses clefs, William la lanterne.*) Reviendrez-vous par ici pour sortir?

LE CONSTABLE. Non; je passerai par la salle de justice.

JACQUES. Les corridors sont toujours éclairés. (*William prend Sophie par le bras, et la conduit au cachot; Jacques conduit le constable : Sophie entre dans la chambre du secret, tandis que les autres sortent : William et Jacques reviennet en scène.*)

SCÈNE III.

JACQUES ET WILLIAM.

JACQUES. C'est encore une pauvre aubaine pour la maison que cette demoiselle-là !... pas le sou! et ça pleure... des prisonniers comme ça, vois-tu, j'en donnerais cent pour un scheling. C'était bien la peine de se déranger ! ma foi, je vas me recoucher, et achever mon rêve.

WILLIAM. Et moi, je vas fumer... et achever mon broc.

JACQUES. Pour combien de tems es-tu encore de garde ?

WILLIAM. Deux heures et demie !

JACQUES. Je viendrai te relever. Ah ! tiens, si la patrouille venait, ou bien la ronde, il faudrait encore me lever... je vas laisser mes clefs là. (*Il montre la table.*)

WILLIAM. C'est bon.

JACQUES. Bonsoir.

WILLIAM. Bonne nuit. (*Jacques reprend sa lanterne, laisse les clefs sur la table.*)

SCÈNE IV.

WILLIAM *seul, et peu après* BLIFILD.

WILLIAM. Me voilà gardien en chef... ma besogne ne sera pas grande; voyons où en sont les vivres... (*Comme il prend son broc, on frappe au guichet.*) Hein !... encore !... ah ça ! mais c'est donc la nuit aux aventures !

UNE VOIX (*au-dehors.*) Ouvrez : l'officier du poste.

WILLIAM. L'officier du poste! c'est la ronde ; voyons un peu. (*Il ouvre le regard.*) Oui, ma foi, je reconnais son manteau.

LA VOIX. William! ouvrez; dépêchez-vous.

WILLIAM. J'ouvre. (*Il ouvre : Blifild, couvert d'un manteau et d'un chapeau d'officier, entre en se cachant la figure ; William le regarde avec étonnement.*

BLIFILD (*retenant William près de fermer la porte.*) Un moment...êtes-vous seul ?

WILLIAM. Oui.

BLIFILD. Fermez. (*William ferme.*) Bien.

WILLIAM (*avec défiance.*) Que diable est-ce donc ?

BLIFILD. Chut! A présent, maître William, ne faites point de bruit, point d'éclat ; (*ôtant son manteau et son chapeau*) c'est moi ; ton ami, ton camarade Blifild.

WILLIAM. Eh!!!

BLIFILD. Paix! je savais que tu étais de garde ; j'ai pris ce déguisement pour arriver jusqu'à toi sans être observé. D'ailleurs, il était impossibile de toute autre façon, de pénétrer ici pendant la nuit.

WILLIAM. Parbleu! je le crois bien; mais, pourquoi diable..... est-ce que tu ne serais plus au service de ton gras gentleman? aurais tu fait quelque mauvais coup? et de peur d'être pris, viendrais-tu te cacher en prison? cela ne serait pas si bête.

BLIFILD. Comme tu dis, mon ami, je ne suis plus

au service de mon gentleman; je sers un jeune lord; je tente un coup superbe; à la vérité, cela frise un peu la..... mais avec un peu d'adresse, on se tirera d'affaire, et, comme je te l'ai dit dans mon petit billet....

WILLIAM. Je l'ai reçu, le voici.

BLIFILD. Je veux que tu aies ta part de ma bonne fortune.

WILLIAM. De ta bonne fortune, volontiers.

BLIFILD. Avant tout, réponds-moi; on a dû vous amener cette nuit une jeune personne.

WILLIAM. Tout à l'heure.

BLIFILD. Accusée de vol.

WILLIAM. Justement.

BLIFILD. Elle se nomme Sophie Paterson.

WILLIAM. Voilà son écrou.

BLIFILD. Qu'est-elle devenue? qu'en a-t-on fait? où est-elle?

WILLIAM. Au secret.

BLIFILD. Bon! très-bien! je tremblais qu'elle ne fût avec la société, et j'accourais pour y remédier.

WILLIAM. Bah! tu la connais, c'est étonnant! elle a l'air si honnête!

BLIFILD. Nous en sommes amoureux.

WILLIAM. Nous deux?

BLIFILD. Non; mon maître, mon milord.

WILLIAM (*devinant.*) Ah!!!

BLIFILD. Mais, dis-moi, es-tu sûr que personne ne viendra nous interrompre?

WILLIAM. Personne.

BLIFILD. Aucune ronde de nuit, aucune visite?....

WILLIAM. Je ne le pense pas.
BLIFILD. Il m'a semblé, en venant ici, voir de la lumière dans la salle de justice.
WILLIAM. C'est le constable qui vient de s'y installer...
BLIFILD. Prenons garde ; vas t'assurer s'il y est encore, et qu'un bon verrou, poussé avec précaution, nous ôte toute inquiétude: reviens à l'instant, j'ai à te parler d'affaires.
WILLIAM. Je suis à toi.

SCÈNE V.

BLIFILD (*seul.*)

Allons, Blifild! de l'effronterie, de l'audace! il faut sortir de là triomphant... ou pendu. Diable! je n'avais pas songé que la chose pût devenir aussi sérieuse ; j'avais bien prévu que Sophie, suspectée, serait arrêtée d'abord, mais sans examen, sans interrogatoire ; et je voulais qu'avec un peu d'or, on arrangeât tout cela, quand on aurait eu la clef des champs: mais ce maudit constable a fait une enquête ; la procedure est commencée, la pauvre fille serait perdue.... et mylord ? il est furieux ; il a fallu tout lui dire ; il jette feu et flammes : je crois, sur mon ame, qu'il m'aurait rompu vif, s'il pouvait, sans moi, sauver sa chère Sophie....; mais, grâce à mon adresse, il est lié de toutes parts ; nulle preuve contre moi; s'il parle, il est compromis. Quant à Sophie, elle est à nous ; car il faut bien maintenant

qu'elle se jette dans nos bras..... (*Il tire sa montre.*) Une heure!.. ce maudit William... le voici.

SCÈNE VI.

BLIFILD, WILLIAM.

WILLIAM. C'est fait, et nous voilà tranquilles.

BLIFILD. Bien. Maintenant, sans discours, préambule ni commentaires, veux-tu gagner cette nuit deux cents guinées; attends, ce n'est pas tout, deux cents guinées; de plus, partir pour la France, quitter ton détestable métier, laisser là tes clefs, tes verroux, et devenir indépendant, sommelier, laquais, tout ce que tu voudras chez mylord Oswald?

WILLIAM. Oui-dà! qu'est-ce qu'il faut faire?

BLIFILD. Une bagatelle; il faut.... (*Il regarde autor de lui.*) il faut nous aider à sauver la jeune prisonnière.

WILLIAM. Ah!!! je serais pendu.

BLIFILD. Qu'est-ce que cela te fait?

WILLIAM. Comment!

BLIFILD. Non; je veux dire que tu ne le seras point: n'as-tu pas déjà manqué dix fois de l'être? et bien ce sera la onzième; tu partiras avec nous.

WILLIAM. Oh! c'est différent; ah ça! voyons un peu, explique-toi clairement.

BLIFILD. Mon maître, toi et moi, nous enlevons Sophie, et nous partons cette nuit.

WILLIAM. C'est clair comme le jour ça.... mais, avant de partir, il faut sortir d'ici; et la gar-

de qui est à la porte; et les guichetiers qui veillent; et Jacques qui sera levé dans deux heures; et la justice qui rôde?

BLIFILD. Je serais un grand sot si je ne savais tout cela. (*le prenant par les épaules, et le tournant devant la fenêtre grillée*) Ne peux-tu pas avoir aisément, et quand il te plaît, la clef du cadenas de la grille qui ferme cette fenêtre?

WILLIAM. Attends!... j'ai le trousseau... (*Il la cherche.*) la voilà!

BLIFILD. Trois pieds du sol; c'est une enjambée. Au bas, le vieux rempart; pas une sentinelle; à cent pas la grande route; une berline est toute prête; quatre jeunes chevaux sont attelés; tu es de garde jusqu'à trois heures: à deux, noux sommes là; ton monde est couché... ton concierge ronfle... tu ouvres... nous montons... Sophie vient... nous partons... pas un chat ne s'éveille.... à six lieues la frontière.... on gagne le premier port, et puis vogue la galère! qu'en dis-tu?

WILLIAM (*après avoir regardé autour de lui.*) Et tu dis que j'aurai?...

BLIFILD. Deux cents guinées, une place... (*baisant ses doigts*) delicieuse! tout profit...

WILLIAM. Vas chercher ta voiture.

BLIFILD. Bien! (*lui tapant sur la poitrine*) je reconnais ton cœur! (*lui tendant la main*) Touche là!

WILLIAM. C'est fait! je brave tout!

BLIFILD. Chut!

WILLIAM. La jeune fille sait-elle..?

BLIFILD. Non! peste! point de confidence; tu trouveras un prétexte pour qu'elle soit habillée.

WILLIAM. Elle ne peut pas se coucher.

BLIFILD. Tant mieux ; c'est mylord lui-même qui doit venir la prendre. Il le veut ; tu sens qu'un prisonnier ne demande que la volée.

WILLIAM. Parbleu ! ça suffit.

BLIFILD. Tout est convenu: ouvres vîte. (*Il montre la grille.*)

WILLIAM. Tu veux sortir par-là ?

BLIFILD. Je ne veux pas me faire voir par ici.

WILLIAM. C'est juste. (*tirant une clef du trousseau*) Voici la clef. (*Il la met dans le cadenas.*) Vient-on ?

BLIFILD. Non. (*William ouvre la grille.*)

WILLIAM (*regardant par la fenêtre.*) Personne... noir comme un four... pars vîte !

BLIFILD (*à cheval sur la fenêtre.*) A deux heures.

WILLIAM. Je vous attends... pas plus tard ! je ne suis de garde que jusqu'à trois.

BLIFILD. Je le sais... Sophie sera là !

WILLIAM. Tout sera prêt.

(*Blifild saut et disparaît ; William pousse la grille , et ne remet point le cadenas.*)

SCÈNE VII.

WILLIAM , *seul.*

Laissons la grille tout contre... là... ce coquin de Blifild ! c'est un luron fieffé ! adroit , déterminé... il fera sa fortune. C'est singulier pourtant que le lord Oswald se soit amoura-

ché de... bah ! elle est jolie; avec un minois frais et des yeux éveillés, une femme de vingt ans ferait courir des montagnes. Ah ça ! préparons-nous à décamper... (*regardant dans le corridor*) c'est pour deux heures ; il n'y a pas de tems à perdre; d'abord... (*Il ouvre une armoire.*) mes armes sont en état... ferai-je un paquet ?.. non, les autres voudraient savoir... pour mon argent comptant... (*Il tire de la monnaie de sa poche.*) treize schelings et six pinces... je suis prêt à partir. (*On frappe fort au guichet.*) aye !.. je crois qu'on a frappé ! (*On frappe de nouveau et vîte.*) Ah mon Dieu ! est-ce que nous serions déjà découverts ?... (*Il ouvre le regard.*) Qui est là ?

UNE VOIX (*dehors.*) Le magistrat.

WILLIAM (*consterné.*) Le magistrat ! (*Il remet précipitamment ses armes dans l'armoire, et se dépêche d'ouvrir. Le magistrat entre, suivi d'un secrétaire qui porte des papiers ; et il fait entrer, après lui, Paterson, appuyé sur le bras de Betzy.*

SCÈNE VIII.

LE MAGISTRAT, PATERSON, WILLIAM, BETZI, LE SECRÉTAIRE.

(*Betzy, en entrant avec Paterson, regarde de tous côtés, d'un air stupéfait. William ne referme la porte que quand le magistrat lui a fait signe de laisser entrer Paterson et Betzy.*

LE MAGISTRAT. Bonjour, William, vous veillez

c'est fort bien, j'aime à voir que chacun soit attentif à son devoir: (*remarquant l'étonnement de William, qui examine Paterson*) Ne vous inquiétez pas, ce vieillard et sa servante sont venus avec moi; faites appeler le concierge.

WILLIAM (*embarrassé.*) Le concierge, M. le magistrat?

LE MAGISTRAT. Oui, dépêchez-vous, je suis pressé.

WILLIAM. Ça va mal... (*regardant la grille*) S'il s'apercevait... aye! aye!... (*Il va au fond, et sonne la cloche.*)

BETZY (*regardant autour d'elle.*) Mon Dieu! mon Dieu! monsieur, la vilaine maison!

LA VOIX DE JACQUES. Hien? encore?

WILLIAM (*criant à Jacques.*) Le magistrat! (*Il revient.*)

LE MAGISTRAT (*avec bonté à Paterson.*) Ne vous effrayez pas.

WILLIAM (*revenant*) Le voilà, monsieur le magistrat.

(*Jacques paraît, sa lanterne d'une main, et son bonnet de l'autre.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES.

JACQUES. Serviteur, monsieur le magistrat: pardon, je m'étais jeté sur mon lit; mais William était de quart, c'est un garçon sûr...

LE MAGISTRAT. Jacques, vous ne vous recoucherez pas cette nuit.

JACQUES. Comme il vous plaira, monsieur le magistrat.

LE MAGISTRAT. Faites éclairer la salle de justice : j'ai reçu de Londres des dépêches qui m'obligent à travailler sur-le-champ...

WILLIAM (*à part.*) Tant pis !

LE MAGISTRAT. Je vais me rendre à mon bureau; j'y resterai jusqu'au jour...

WILLIAM (*à part.*) Diable !..

LE MAGISTRAT. Vous m'y suivrez ; j'ai aussi des instructions nouvelles à vous donner.

WILLIAM (*à part.*) C'est bon cela !

JACQUES. Ah ! monsieur le magistrat passera la nuit au palais? cela lui arrive souvent ; tout est prêt; c'est éclairé; il y a du monde; monsieur le constable et son greffier viennent d'y monter tout à l'heure ; mais ces deux personnes...

LE MAGISTRAT. Un moment. (*Il s'entretient avec le secrétaire.*)

BETZY (*montrant William.*) Monsieur, regardez donc !.. a-t-il des clefs celui-là ?..

LE MAGISTRAT (*au secrétarie.*) Montez d'abord, et commencez ces réponses ; je vous suis dans un moment. (*Le secrétaire monte à la salle du conseil.*)

BETZY (*le suivant un peu et regardant.*) Où va-t-on par-là ?...

WILLIAM (*l'arrêtant par le bras.*) Cela ne vous regarde pas.

BETZY. Ah ! !.. ah ! seigneur ! est-on brutal en prison ?

LE MAGISTRAT (*à Jacques.*) Vous avez-reçu ,

cette nuit, une jeune personne nommée Sophie Paterson.

Betzy. Ah! c'est mademoiselle!

William (*à part.*) Aye!.. il est question d'elle!

Jacques. Oui, monsieur le magistrat; le constable m'a donné l'ordre de la mettre au secret.

Betzy. Où est-ce cela, le secret?

William. C'est où l'on ne parle à personne.

Betzy. Oh! Dieu! j'y mourrais!

Le magistrat. Ce vieillard est son père, et cette jeune fille sa domestique, sans lever le secret pour tout autre, je leur permets de communiquer avec elle; vous pouvez les recevoir.

William (*à part.*) Ouf! à la bonne heure! mais comment faire?...

Jacques. Leur avez-vous donné cette permission par écrit? Vous savez, monsieur le magistrat, qu'il faut qu'on la dépose : le réglement...

Le magistrat. Le réglement est de vous conformer à mes ordres.

Betzy (*à part.*) Attrape!

Jacques (*d'un air soumis.*) C'est différent, monsieur le magistrat. William, va chercher mademoiselle; (*bas*) c'est une fille protégée.

William. Parbleu! je le sais bien!

Paterson (*au magistrat.*) Quelle reconnaissance, monsieur, vous doit un père!

Betzy (*avec effusion.*) Et une servante aussi, monsieur!... (*Paterson a saisi une des mains du magistrat, et Betzy lui baise l'autre.*)

Le magistrat. Je suis trop heureux, monsieur,

lorsque je puis, sans blesser la justice, tempérer, par l'humanité, la sévérité de mon devoir; et je sais ce qu'on doit d'égard à la tendresse d'un père, au malheur d'un vieillard !

PATERSON. Quelle serait donc votre conduite généreuse, si vous connaissez l'innocence et les vertus de ma fille !

LE MAGISTRAT. On la jugera, monsieur. Demeurez ici. Qu'on m'éclaire.

JACQUES (*à William.*) Attention. Un quart d'heure, pas plus.

WILLIAM. Soyez tranquille, plutôt moins.

(*Jacques éclaire le magistrat, et sort avec lui par l'escalier qui conduit à la salle de justice.*)

SCÈNE X.

PATERSON, BETZY, WILLIAM, *et ensuite* SOPHIE.

WILLIAM. (*à part.*) On ne sait rien.. on n'a rien vu.

PATERSON. Monsieur, vous devez comprendre l'impatience et la douleur d'un père: ne tardez point, je vous en supplie, à me faire voir ma fille.

WILLIAM. Tout de suite... je suis aussi pressé que vous... (*Il regarde dans le corridor, en tirant sa montre.*) Encore vingt minutes.... bon ! nous aurons le tems... pourvu.. diable.. si fait... dépêchons cela.

BETZY. Faut-il vous suivre?

WILLIAM. (*rudement.*) Non !

(*La porte du cachot s'ouvre.*)

BETZY. Ah ! !.. ah ! ça fait mal ce bruit-là.

WILLIAM (*à Sophie.*) Venez..... venez donc ! n'ayez pas peur : c'est monsieur votre père.

SOPHIE (*sans chapeau*) Mon père! ah ! !

(*Elle vole dans ses bras.*)

PATERSON (*l'étreignant.*) Ma Sophie !..

BETZY (*baisant sa main.*) Ah ! mademoiselle !

WILLIAM (*pendant qu'ils sont dans les bras l'un de l'autre*). Je conserve les clefs ; rien n'est manqué. Donnons-leur dix minutes.

(*Pendant que la scène continue ; il regarde de tems en tems la grille ; va, vient, et en même tems écoute et observe ceux qui parlent.*)

PATERSON. Est-ce toi que je revois ! toi, ma fille, dans cet horrible lieu !

SOPHIE. Ah! je vous vois, mon père, je vous embrasse; je n'en sens plus l'horreur! Bonne Betzy! Mais comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici ?

PATERSON. A l'instant même où l'on t'entraîna, après ce déplorable adieu, malgré ma douleur, je courus chez le premier magistrat, je fus accueilli par un homme respectable, qui rendit à mes cheveux blancs l'hommage qu'ils réclamaient. Je lui dis mon malheur; j'attestai ton innocence; il savait déjà ton nom. Je parvins à le toucher. Il devait, cette nuit, travailler au palais ; il me permit de le suivre, et lui-même m'amena.

BETZY. Et moi aussi, mademoiselle ; ah ! c'est un bien digne homme !

PATERSON. Mon cœur s'est glacé en entrant sous ces voûtes. Pauvre fille ! que ne sommes-nous encore en exil! Terre funeste, devais-je te re-

voir ! fallait-il aussi que l'opprobre couronnât tant de misère.

SOPHIE. Juste ciel ! ô mon père ! me croyez-vous coupable ?

PATERSON (*en l'embrassant.*) Toi ! ma fille, toi, le plus beau modèle de l'amour filial ! Vas, l'univers entier prononcerait ta sentence, que tu n'en serais pas moins innocente à mes yeux. Mais par quel complot affreux te trouves-tu sous le poids d'une aussi honteuse accusation ?

SOPHIE. Il m'est impossibile, à cet égard, de fixer mes idées ; et tous les calculs de mon imagination ne servent qu'à augmenter mes incertitudes ! Quel intérêt peut-on avoir à me rendre victime d'une aussi horribile méprise... et comment ce diamant s'est-il retrouvé en notre possession, lorsque moi-même...

PATERSON. Que dire à tes juges !

SOPHIE. Ah ! je dirai que je suis innocente..... mais, je le sens, cela n'est point assez.

PATERSON. O Dieu ! tu me fais frémir ! N'ai-je donc pas encore lassé le malheur ! Faut-il qu'avant de descendre au tombeau, je voie ma fille chérie subir une condamnation, dont l'idée seule à mes yeux surpasse mille fois la mort !

SOPHIE. Vous l'avez dit, mon père. Oui, oui..... mille fois la mort ; mais je ne la subirai pas : voilà d'où vient ma résignation.

PATERSON. Que dis-tu, Sophie ? Le désespoir aurait-il assez d'empire sur-toi pour te porter à un acte indigne de ton courage ?

SOPHIE. Vous ne m'entendez pas, mon père... Dieu et ma religion me défendent ce que vuos paraissez craindre. Je ne ferai rien qui ne soit digne de votre fille ; et, si vous la perdez,... ah ! vous pourrez sans honte aller pleurer sur sa tombe.

PATERSON. Crois-tu donc me rassurer en déchirant mon cœur !.. (*Il la tient embrassée.*)

WILLIAM (*se penchant vers la grille.*) J'entends le bruit d'une voiture... diable ! (*Il court à la grille, regarde par les barreaux.*) Ce sont eux ! (*collant sa bouche aux barreax.*) Halte !... attendez !..

BETZY (*se retournant.*) A qui donc parle-t-il ?

WILLIAM. A qui ? à vous, parbleu !... Allons, brave homme ; assez causé : il faut quitter mademoiselle.

PATERSON. Déjà !

BETZY (*avec chagrin.*) Mon Dieu !

SOPHIE. Un mot encore !

WILLIAM. Dépêchez-vous ; je suis à l'heure, moi.. (*à part.*) Ils viennent un quart d'heure plus tôt ; tant mieux !

SOPHIE (*après avoir essuyé ses yeux, et repris son courage.*) Le magistrat, dites-vous, est encore au palais ?

PATERSON. Il y passera la nuit.

SOPHIE. Demandez à le revoir ; dites-lui que je mets en lui mon espoir, ma confiance ; qu'il faut absolument que je lui parle demain ; qu'il y va de mon sort ; du vôtre également, et que, s'il daigne m'entendre, il nous sauvera l'honneur.

PATERSON. Ah! ma Sophie! tu viens de ranimer ma vie prête à s'éteindre. J'obtiendrai du magistrat ce que tu désires; mais toi....

WILLIAM (*très-impatient et tourmenté.*) Vous direz le reste une autre fois; allons, vîte, qu'on s'embrasse, et en route; si vous voulez aller trouver le magistrat, sortez par-là.

PATERSON. Adieu, ma fille.

BETZY (*pleurant*). Adieu, mademoiselle.

SOPHIE (*dans leurs bras.*) Hélas!

WILLIAM (*regardant vers la porte.*) Les voilà!.. Peste! (*séparant Paterson et Sophie.*) Allons donc! que de façons! ces adieux lui font mal. Par ici, mon brave homme.

SOPHIE (*soutenant Paterson.*) Prenez garde, mon père.

BETZY (*prenant le bras du vieillard, que tient William.*) Doucement donc! il ne marche pas si vîte.

WILLIAM (*les pressant toujours.*) C'est cela... montez... bien... suivez le corridor... la grande porte à gauche; quand vous aurez fini, on vous mettra dehors; ne revenez point par ici, adieu! Rentrez, mademoiselle.

Paterson, soutenu par Betzy, monte l'escalier qui conduit à la salle de justice. William fait rentrer Sophie dans son cachot; pendant ce tems, Blifild pousse doucement la grille, entre, et fait entrer Oswald.

SCÈNE XI.

OSWALD, BLIFILD, JACQUES.

WILLIAM (*après avoir poussé seulement la porte du cachot de Sophie, s'avance*).

WILLIAM. Ouf! il était tems.

BLIFILD. Nous voici.

WILLIAM. Chut! c'est là, mylord?

BLIFILD. Oui. (*à Oswald*) c'est William.

OSWALD (*lui donnant une bourse.*) Voilà d'avance la moitié du prix qu'on a promis. Tout est-il prêt?

WILLIAM. Oui, mylord, il faut nous dépêcher; le concierge est au palais, il peut rentrer d'un moment à l'autre.

OSWALD. Et Sophie! Sophie, où est-elle?

WILLIAM. Là! vous allez la voir; en êtes-vous sûr?

OSWALD. Je l'espère. Et toi misérable, cruel calomniateur, si je n'écoutais que l'indignation qui m'anime, tu aurais déjà péri de ma main. C'est à tes affreuses combinaisons que Sophie doit le coup cruel qui la frappe; songes-y bien, fais en sorte que je parvienne à sauver cette femme innocente; tu as joué mon honneur, il y va de ta vie.

WILLIAM (*bas à Blifild.*) Diable! qu'est-ce que cela veut dire?

BLIFILD. Rien, il a de l'honneur. (*à Oswald*) Mylord, ce que vous dites là n'est pas prudent.

OSWALD. Cours à la voiture; qu'elle approche; qu'on nous attende.

BLIFILD. J'y vole. (*à William*) le signal?

JACQUES. La cloche de deux heures.

BLIFILD (*tirant sa montre.*) Cinq minutes, c'est assez, je serai là. Va chercher Sophie. Mylord, dans vingt-quatre heures, j'aurai reconquis votre confiance.

OSWALD. Ah!.... jamais (*Oswald le mesure des yeux avec indignation.*) (*à William, en passant par la fenêtre.*) Ne te mets point en peine de son air refrogné. (*Il sort par la fenêtre.*)

WILLIAM. Mylord, selon votre ordre, on n'a point prévenu la jeune demoiselle; mais elle est prête à partir. Voilà la chambre ; la porte est ouverte..... attendez..... point de lumière et point de bruit. (*Il souffle la lampe; la scène devient obscure.*) Je vais; faire un tour de ronde; éloigner mes gardiens ; m'assurer que tout est tranquille. Vous avez cinq minutes, au premier coup de deux heures, je serai là, et nous partirons.

OSWALD. Va ! (*montrant le cachot*) C'est ici !

WILLIAM. Oui (*poussant la porte et l'entrouvrant*) mademoiselle !... la voici. (*Il sort par l'escalier. Oswald attend avec inquiétude; Sophie sort du cachot.*)

SCÈNE XII.

OSWALD, SOPHIE.

SOPHIE (*s'avançant avec incertitude dans l'obscurité.*) Vous m'appelez encore... est-ce mon père... ?

OSWALD (*lui prenant la main.*) Sophie...

SOPHIE. Quelle est cette voix ?.. pourquoi cette obscurité.

OSWALD. Mademoiselle, je tremble, en me nommant, d'exciter votre défiance, et cependant rien n'est plus pur que le motif qui m'amène en ce moment.

SOPHIE. O ciel... mylord, c'est vous!

OSWALD. Je fus bien imprudent! abusé par un misérable... si je pouvais vous dire ce que j'éprouve de remords!... Mais je vous sauverai! Sophie! non, dans tout l'univers il n'existerait pas un monstre semblable à moi, si je vous laissais flétrir par un jugement atroce!.. ah! quand vous ne seriez pas l'objet de toute ma tendresse, j'atteste devant Dieu que je ne le souffrirais pas. J'appelerais plutôt sur moi-même la honte et l'infamie!

SOPHIE. Oswald!... ah! cruel! ne pouviez-vous m'épargner cet aveu! est-ce à présent qu'il faut forcer mon cœur à vous aimer!..

OSWALD. Sophie!...

SOPHIE (*tout en pleurs.*) Faut-il me rendre la mort si douloureuse!

OSWALD. Non! non! c'est pour vous sauver que je suis accouru!... Écoutez-moi; il est impossible de vous justifier sur-le-champ.

SOPHIE. Je le sais.

OSWALD. Frappée d'un coup terrible, vous n'avez pu rien prévoir, rien décider.

SOPHIE. Je me suis résignée.

OSWALD. Un cœur pur le devait. Mais moi, chère Sophie, j'ai résolu de vous arracher du gouffre où l'on vous a précipitée; je le veux, je le dois. Confiez-vous à mon honneur, à ma foi, à mon respect..... Dans l'instant même vous êtes libre.

SOPHIE (*avec joie.*) Grand Dieu! se pourrait-il? Je serais libre?

OSWALD. Oui! je romps vos fers... j'en ai le pouvoir... ma voiture, mes chevaux, mes gens sont là..... (*L'expression de Sophie change à mesure qu'il s'explique.*) Le chemin est ouvert; votre gardien nous guide; pas le moindre péril; l'or a levé tous les obstacles.

SOPHIE. L'or! ô ciel! c'est donc de fuir que vous me proposez!

OSWALD. Oui! tout est prêt.

SOPHIE. Fuir!.... avec vous, mylord?

OSWALD. Je puis seul vous sauver.

SOPHIE. Me sauver!.... me sauver, mylord, en me déshonorant.

OSWALD. Jamais.....

SOPHIE. C'en est assez! Oswald, si la seule pitié vous guide, ah! mon cœur vous en remercie! mais vous vous abusez; vous ne me sauveriez pas; c'est l'honneur que je veux, et non pas l'existence.

OSWALD. Sophie, vous me percez le cœur! je n'ai plus aucun titre à votre confiance; je les ai tous détruits; mais, au nom de vous-même, consentez à me suivre; je jure de vous quitter dès que vous l'exigerez; de ne jamais vous revoir; d'arracher, si je le puis, votre image de mon cœur: laissez-moi vous sauver, c'est tout ce que j'espère!

SOPHIE (*qui l'a écouté avec attendrissement.*) Hélas! c'est impossible... je vous ai laissé lire jusqu'au fond de mon ame... je vous aime, mylord... oserez-vous me dire de suivre mon a-

mant? C'en est fait, je suis perdue: une main cruelle, inconnue, m'a jetée dans un abîme!.. je peux bien y mourir innocente, mais je ne veux pas en sortir coupable.

OSWALD (*troublé.*) C'est là votre réponse?

SOPHIE. Et mon dernier adieu. (*Elle veut s'éloigner; une cloche sonne deux heures; William paraît sur l'escalier; Blifild paraît à la fenêtre.*)

SCÈNE XIII.

OSWALD, SOPHIE, BLIFILD, WILLIAM, *et tout à la fin* JACQUES.

OSWALD (*écoutant l'heure.*) Juste ciel!.. voilà l'instant! arrêtez Sophie! oui, vous remplissez le devoir d'une ame vertueuse; mais moi, moi, je dois tout braver!

SOPHIE (*effrayée.*) Mylord!...

WILLIAM (*approchant vîte.*) Il est tems!

BLIFILD (*de la fenêtre.*) L'heure a sonné.

SOPHIE. Grand Dieu!

OSWALD (*avec la chaleur du sentiment.*) Je ne vous consulte plus; un secret effroyable veut que je vous sauve; l'honneur, oui, l'honneur exige, s'il le faut, que j'emploie la violence; je vous arracherai, malgré vous, à votre perte!

SOPHIE. Jamais!

WILLIAM. Silence! Blifild.

BLIFILD (*s'élançant de la fenêtre.*) J'accours.

SOPHIE (*se voyant entourée.*) Ah! grand Dieu! (*Elle est obligée de se soutenir dans les bras*

d'Oswald, qui troublé, la pose sur une chaise près de la table.

OSWALD. Sophie! calmez votre effroi!

WILLIAM. Fuyons!

BLIFILD. Mylord, il faut l'enlever! (*Il veut, aidé de William, s'emparer de Sophie; elle échappe de leurs mains, et court se réfugier dans les bras d'Oswald, en criant:* Au secours! au secours!)

OSWALD. Que la foudre t'écrase!

UN GUICHETIER (*accourant.*) A la garde! à la garde! (*voyant tout le monde*) Ah!!! (*Il court à la cloche, et sonne de toutes ses forces.*) Au secours! au secours!

(*Blifild qui s'est relevé, et William qui court égaré, le heurtent.*)

WILLIAM (*courant au guichetier, qui sonne.*) Tais-toi., misérable! *Il le saisit pour le terrasser, mais en même tems Jacques paraît sur l'escalier.*)

JACQUES. Trahison! mille tonnerres!

WILLIAM (*lâche le guichetier, et revient épouvanté*). Ah! nous sommes perdus!

BLIFILD. Fuyons! (*Il gagne la fenêtre.*)

(*Jacques fait feu, et Blifild tombe; au même instant la garde accourt par l'escalier. On s'empare de William; bientôt arrivent le magistrat, Paterson, Betzy, le constable, le greffier, le secrétaire, et les gens de la justice.*)

SCÈNE XIV.

LE MAGISTRAT, PATERSON, OSWALD, LE CONSTABLE, SOPHIE, BLIFILD, JACQUES, WILLIAM, BETZY, LE SECRÉTAIRE, LE GREFFIER, HOMMES DE JUSTICE, SOLDATS *et* GUICHETIERS.

PATERSON (*avançant précipitamment.*) Grand Dieu! ma fille!

SOPHIE (*s'arrachant des bras d'Oswald, qui la tient.*) Ah! mon père, sauvez-moi!

LE MAGISTRAT. Que vois-je! quelle horrible violence! Soldats, entourez cette enceinte; obéissez, je suis le magistrat.

SOPHIE. Vous, monsieur, ah! je me mets sous votre protection.

(*Elle se jette aux genoux du magistrat; chacun reste frappé soit d'étonnement, soit de consternation, et le rideau baisse sur cet ensemble.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la salle du Conseil de Justice. Au fond et des deux côtés, de grandes portes; à droite, sur une estrade (les indications prises du théâtre) un grand bureau couvert de papiers; autour du bureau et à droite, plusieurs fauteuils. Au lever du rideau, le magistrat est devant le bureau, examinant des papiers. Le secrétaire écrit devant une table placée du côté opposé. Les lumières éclairent la scène: sur le bureau du magistrat, on aperçoit le pupitre de Sophie. Un huissier du Palais est à la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAGISTRAT, LE SECRÉTAIRE, L'HUISSIER, *au fond.*

LE MAGISTRAT (*quittant son bureau.*) Mettez ces papiers en ordre. (*Il les donne au secrétaire.*) Laissez sur le bureau le procès-verbal d'arrestation de Sophie Paterson, accusée du vol d'un diamant...... (*réfléchissant*) Cette affaire présente un caractère bien étrange! Le fait, en lui-même, paraît incontestable, et cependant la modestie de cette jeune personne, le ton qui règne dans ses discours et dans

ceux de son père, tout semble repousser la possibilité d'une action..... qui pourtant est prouvée jusqu'à l'évidence. L'attentat commis cette nuit dans la maison d'arrêt, cette violence, dont le but était de soustraire Sophie au jugement qui la menace, ne laisse pas que de compliquer encore la question. Quel peut être le lieu d'intérêt qui lie cette jeune personne à lord Oswald ? comment un homme de son rang oserait-il tout braver en faveur d'une femme qui se serait rendue digne du dernier châtiment? et comment cette femme refuserait-elle de fuir, et invoquerait-elle mon secours pour demeurer sous le poids d'une accusation qui doit la faire trembler ? (*au secrétaire*) A-t-on exécuté rigoureusement les ordres que j'ai donnés cette nuit?

Le Secrétaire. Oui, monsieur; le guichetier William a été arrêté et mis au secret le plus rigoureux. Le concierge lui-même est observé. Une visite exacte a été faite, et a donné pour résultat les indices certains d'un projet d'évasion concerté; le père et la servante de la jeune prisonnière ont été retenus dans une des chambres du palais. Enfin, on a laissé lord Oswald en liberté, sur la caution qu'il a fournie; mais on fait suivre attentivement toutes ses démarches; il ne serait plus le maître de s'éloigner. Quant à son domestique, il n'a survécu que peu d'instans au fatal coup de feu que sa résistance avait provoquée. J'ignore quels sont les autres ordres que vous avez donnés au constable; mais il est aussi revenu

au palais, ayant, dit-il, un rapport à vous faire.

LE MAGISTRAT. Je le sais; je l'attendais..... (*se parlant à lui-même*) Il est possible que son rapport jette quelque lumière..... de son côté, la jeune personne m'a fait demander un entretien; elle a des révélations, dit-elle, à me faire..... Non, avant de l'entendre, je veux être mieux instruit. Sa jeunesse, sa candeur, son courage même m'intéressent; et, comme l'apparence de ces qualités quelquefois n'est qu'un piége, il faut me tenir en garde contre la ruse et l'adresse. Sachons d'abord ce qu'aura découvert le constable. (*au secrétaire*) Faites entrer monsieur le constable. (*Le secrétaire parle à l'huissier placé dans le vestibule et près du bureau. Le magistrat s'assied dans un fauteuil près du bureau.*)

SCÈNE II.

LE MAGISTRAT, LE CONSTABLE, LE SECRÉTAIRE.

LE CONSTABLE (*introduit par l'huissier.*) Votre très-humble serviteur.

LE MAGISTRAT (*assis.*) Avez vous obtenu quelques renseignemens sur la jeune personne appelée Sophie Paterson?

LE CONSTABLE. De très-particuliers, monsieur le magistrat; le procès-verbal d'interrogatoire et de saisie, lequel, dûment signé des témoins et parties, expose clairement le fait, n'y laisse rien de louche, et constate le point de *flagrante delicto, ergo*....

Le magistrat. Faites moi votre rapport. Qu'avez-vous appris sur l'existence et la conduite de Sophie et de son père ?

Le constable (*reprenant son assurance.*) Rien de bon, rien d'honnête : on ne sait d'où cela vient, ni de quoi cela vit ; il y a onze mois qu'on les vit apparaître dans la ville d'Edimbourg ; d'où venaient-ils , *ignoro.* Comme ils ne connaissaient ame qui vive au monde , qu'ils n'avaient ni lettres de crédit, ni recommandations, et que, pour tout renseignement, ils se disaient d'Irlande, aucune famille honnête n'osa les recevoir , et ils prirent logement dans une maison garnie d'assez piètre apparence; tout cela, *in globo,* ne flaire point comme baume.

Le magistrat. Passez les réflexions; je me charge de les faire.

Le constable (*d'un ton de mépris.*) La jeune demoiselle se qualifie de peintre.

Le magistrat. C'est un art estimé.

Le constable. Mais cet art estimé , selon les apparences, lui servait de prétexte pour attirer, sans bruit, d'autres gens que d'honnêtes amateurs de leurs propres visages ; car des voisins curieux, des voisines principalement, remarquaient qu'un jeune lord fréquentait mystérieusement ladite maison.

Le magistrat (*avec un peu d'humeur.*) Le nom de ce lord ?

Le constable. Oswald. Nonosbtant, il paraît que mylord était peu libéral; car le père et la fille vivaient fort maigrement, et le bout de cha-

que mois amenait à la porte créanciers et marchands, toujours mal à propos. Le père invoquait éloquemment le ciel, la jeune fille se lamentait; mais....: sans doute la Providence avait pour eux des ressources cachées; chaque fois qu'il fallait déguerpir ou payer, la demoiselle, se trouvait tout à coup posséder quelque bijou de prix, montre, collier, diamant, qu'elle vendait secrètement au sieur Rampsart, orfèvre-bijoutier; ayant soin, toutefois, de briser, effacer, aplatir sous le marteau, les chiffres, armes et lettres initiales, dont ces bijoux étaient marqués, afin que l'on ne pût en découvrir l'origine. Mais il advint que ledit Rampsart, ayant négligemment omis de jeter au creuset plusieurs de ces objets, la justice clairvoyante s'en est emparée : ce sont pièces de conviction bonnes à mettre au greffe. Je les ai dans ma poche; les voici... toutes.... elles sont enregistrées, une par une, en marge du procès-verbal. Observez les dégâts.

Le magistrat (*regardant les bijoux, et les posant sur la table.*) En effet. Achevez...

Le constable. Je me résume; ce sont des inconnus, par tant des gens suspects; ils n'ont pour tous papiers qu'un passe-port mal en règle; or, de là j'en reviens à ma conclusion, et je n'en démords point, *propter consequentiam.*

Le magistrat. Fort bien. (*On entend du bruit au-dehors.*) Qu'est-ce que cela ?

SCÈNE III.

LE MAGISTRAT, RAMPSART, LE CONSTABLE, LE SECRÉTAIRE, L'HUISSIER.

RAMPSART. (*au-dehors, avant de paraître.*) J'entrerai, morbleu! j'entrerai, vous dis-je! veux parler au magistrat... (*entrant malgré l'huissier*) ah! je savais bien moi, qu'il était ici!...

LE SECRÉTAIRE. Monsieur, on n'entre pas sans permission.

RAMPSART. Si fait; puisque j'y suis (*au magistrat.*) Votre serviteur, monsienr.

LE MAGISTRAT (*toujours assis.*) Quel est cet homme?

LE CONSTABLE. Eh! mais, précisément, c'est ledit Rampsart, lequel, en cette affaire, se présente sous deux faces.

RAMPSART. Cela n'est pas vrai; je n'en ai qu'une.

LE CONSTABLE. Pardonnez-moi, deux faces, *primo* comme acheteur, vendeur et receleur de l'objet volé; *secundo* comme partie plaignante.

RAMPSART. Que chante cet imbécille... Monsieur le Magistrat, je suis Rampsart, connu, estimé et marchand de père en fils depuis un siècle et demi; un crédit de cent mille livres, une probité sans tache, voilà mes titres de famille; et, pour vous démontrer nettement que tout ce qu'a dit monsieur n'a pas le sens commun, en deux mots, pas davantage, je vais arranger toute l'affaire, arrêter les poursuites, et rendre la liberté, le repos et l'honneur à

une famille que j'aime... toutefois avec votre permission.

LE CONSTABLE. Ah! Ah!

LE MAGISTRAT. Vous vous engagez là, monsieur, à beaucoup de choses.

RAMPSART. Rien n'est plus facile.

LE MAGISTRAT. Je le souhaite; voyons.

RAMPSART. D'abord, je vous réponds, moi, corps pour corps, que la jeune demoiselle est une honnête personne; je ne sais point, par exemple, comment il s'est pu faire que mon diamant perdu s'en soit allé chez elle; le diable apparemment l'a remis dans la boîte dont il était sorti. Mais quand même on l'aurait retrouvé dans sa poche, je garantirais sur ma vie qu'elle ne l'a point volé. Premier point.

LE CONSTABLE (*prenant une prise.*) Si le second n'est pas plus solide en logique, *nego*...

RAMPSART. Quant à mon second point, il est clair comme le jour, et je ne vous demande à tous qu'un peu de bonne volonté. C'est sur ma plainte, sur ma déclaration, portant qu'un diamant était sorti de ma poche (Dieu sait comment!), que la justice a fait main-basse chez Paterson. Or, s'il m'avait convenu de perdre mon diamant, et de ne pas dire un mot, nul n'aurait intenté le fatal procès. Eh bien! partons de là; je renonce à tout, je me désiste de tout; moi, la partie lésée, moi, la partie plaignante, je me trouve satisfait. Bien plus; je protesterai que j'avais oublié mon diamant chez la jeune demoiselle; que je l'avais laissé chez elle par mégarde; qu'un dé-

faut de mémoire à causé cet esclandre. La chose, ainsi tournée, peut s'arrêter tout court, et il ne dépend plus que de vous de sauver d'un seul mot, un vieillard respectable, une jeune personne charmante, et de m'empêcher aussi, moi, Rampsart, honnête homme, de mourir de chagrin si j'étais la cause de leur perte.

LE CONSTABLE (*à part.*) Pitoyable argument!

LE MAGISTRAT. Avez-vous bien songé, monsieur, à la proposition que vous venez de me faire? en avez-vous pesé toutes les conséquences?

RAMPSART. Certainement; j'entends payer en outre tous les frais, quels qu'ils soient.

LE CONSTABLE (*à part.*) Il s'enferre.

LE MAGISTRAT. Vous êtes bien imprudent, monsieur, ou bien malheureux dans votre zèle. Comment n'avez-vous pas senti que cette offre indiscrète, non-seulement accuse la jeune personne que vous voulez défendre, mais encore appelle sur vous-même les plus graves soupçons et toute l'apparence de la complicité?

RAMPSART. Sur moi!... sur moi!.. Mathieu Chrisostôme!

LE CONSTABLE. On sait vos noms; ils sont écrits au procès-verbal.

LE MAGISTRAT. Je plains vos amis, s'il sont étrangers à la démarche que vous faites; mais je suis obligé d'en prendre acte.

RAMPSART. A la bonne heure; je ne comprends pas...

LE MAGISTRAT. Vous avez offensé le magistrat

en lui proposant de souiller son ministère par un mensonge; vous avez augmenté les soupçons qui pèsent sur l'accusée en voulant arrêter le cours de la justice; et vous vous êtes placé vous-même sous le poids de l'accusation, en demandant à partager la responsabilité du délit.

RAMPSART. Diable ! ce n'était pas ainsi que je l'entendais.

LE MAGISTRAT. Mais c'est ainsi, monsieur, que moi je dois l'entendre. (*Il se lève, s'approche du bureau, et écrit quelques mots, qu'il remet au secrétaire; celui-ci porte cet ordre à l'huissier, qui sort rapidement. Bientôt on voit arriver dans le vestibule, un officier et deux gardes. Le secrétaire sort un instant.*)

RAMPSART (*pendant cette action muette, s'adressant au constable, qui prend une prise.*) Dites-moi donc, monsieur, vous qui prisez tout seul sans en offrir aux gens, est-ce que je n'aurais fait ici que de l'eau claire ?

LE CONSTABLE. Claire? pas tout-à fait, monsieur; trouble, voulez-vous dire; fort trouble, je vous l'assure.

RAMPSART (*s'impatientant.*) Ah! ma foi!.. arrive que pourra; je ne mêle plus de rien; je vous baise bien les mains. (*Il veut sortir.*)

LE MAGISTRAT. Demeurez, monsieur; vous ne pouvez plus sortir.

RAMPSART. Je ne peux plus ?... et qui m'empêche... ?

LE MAGISTRAT. Vous êtes arrêté; je viens d'en donner l'ordre.

RAMPSART. Arrêté!... moi, arrêté!.... parbleu!... je suis venu me faire prendre bien sottement! on ne voulait pas que j'entre, et..... mais de par tous les diables! qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?

LE CONSTABLE. Des sottises.

RAMPSART. J'ai cédé simplement au penchant de mon cœur; j'aime ce vieux Paterson, j'idolâtre sa fille; j'ai voulu les tirer d'un mauvais pas à mes dépens, j'y perdrais encore volontiers mille guinées; je me trouve pris avec eux dans le guêpier! allons! c'est impossible! je ne peux pas m'être pris mon diamant à moi-même; on ne se vole pas à soi ce qu'on a dans sa poche; et de par tous les diables, laissez-moi m'en aller. (*Il veut sortir, mais deux soldats se présentent à la porte.*) (*s'arrêtant*). Ah! ah!.. c'est donc pour tout de bon?

LE CONSTABLE. Non; c'est par provision; vous êtes en dépôt.

RAMPSART. Peste soit de l'entrepôt! (*Le secrétaire est rentré et a parlé bas au magistrat.*)

LE MAGISTRAT. Faites entrer. (*Le secrétaire va parler à l'huissier qui sort un instant.*)

BAMPSART (*à lui-même.*) Imbécille que je suis!... double cruche!... animal!... (*On voit entrer Betzy, ensuite Paterson et Sophie; elle donne le bras à son père. Le magistrat monte à son bureau; le constable s'assied devant le bureau.*)

SCÈNE IV.

LE MAGISTRAT, PATERSON, RAMPSART, LE CONSTABLE, LE SECRÉTAIRE, SOPHIE *et* BETZY, L'HUISSIER, *à la porte*, GARDES *dans le vestibule.*

SOPHIE (*avec un mouvement de joie en voyant Rampsart.*) O ciel! c'est vous, monsieur Rampsart; mon cœur éprouve du plaisir à vous revoir !... (*Rampsart lui presse les mains, et s'essuie les yeux.*) Mais, hélas ! qu'avez-vous fait ! en vous demandant le secret, vous voyez ce que j'avais prévu..... Non, vous ne savez pas tout encore !..... (*fondant en larmes*) Ah ! vous m'avez perdue!...

LE MAGISTRAT (*à part.*) Quel aveu ! elle est coupable.

RAMPSART (*retenant ses larmes.*) Ma foi, mademoiselle, je me suis perdu moi-même, en vérité toute la peine que j'en ressens n'est pas pour vous seule. Je ne sais quel démon me pousse tout de travers; je suis ensorcelé, je ne fais que de sottises. Je veux poursuivre un coquin, et c'est vous que je fais prendre! j'accours pour vous sauver, et je dépose contre vous! je me fais arrêter; me voilà moi-même accusé, compromis, et si l'on vous condamne, je serai probablement pendu, par contre-coup.

SOPHIE. Ah ! rassurez-vous, mon ami ; je vous sauverai.

RAMPSART. Faites-moi le plaisir de commencer par vous.

SOPHIE (*au magistrat.*) Monsieur le magistrat, j'ose vous attester devant Dieu que monsieur Rampsart est la probité même, et que rien ne surpasse la bonté de son cœur.

RAMPSART. C'est vrai.

LE MAGISTRAT. Accusés tous les deux et soupçonnés de complicité, il faut vous justifier et non pas témoigner en faveur l' une de l'autre.

RAMPSART. Je vous le disais bien ; on ne veut pas nous croire.

SOPHIE. A votre conscience doit vous tranquilliser, et vous êtes bien sûr que je ne suis pas coupable.

RAMPSART. Si j'en suis sûr!..

LE MAGISTRAT (*à Sophie.*) Mademoiselle, approchez ; regardez ces bijoux, reconnaissez-vous ces objets pour vous avoir appartenu ?

SOPHIE. Oui, monsieur ; ils m'ont appartenu.

LE MAGISTRAT. Les avez-vous vendus au bijoutier Rampsart ?

SOPHIE. Oui, monsieur.

RAMPSART. C'est la vérité.

LE MAGISTRAT. Qui a fait disparaître les armes et les chiffres dont-ils étaient ornés ?

SOPHIE. Moi-même.

LE MAGISTRAT. Dans quel dessein ?

SOPHIE. Pour qu'on ne pût savoir qui les avait possédés.

LE MAGISTRAT. Et quand vous les vendîtes au bijoutier Rampsart, exigeâtes-vous toujours qu'il vous gardât le secret ?

SOPHIE. Toujours ; je l' exigeais de son amitié.

RAMPSART. Et bien mal m'en a pris d'en parler une seule fois.

LE MAGISTRAT (*plus sévèrement.*) Vous, monsieur, dont l'état exige quelque prudence, ne vous est-il jamais venu dans la pensée quelques doutes, quelques soupçons, quelques craintes sur ces achats secrets ?

RAMPSART. Ah! quant à cela, par exemple, il faut bien vous dire la vérité. J'ai quelquefois hésité.. pour le diamant sur tout.. mais il était d'une si belle eau !... et puis, regardez mademoiselle ; comment la soupçonner !

PATERSON. Quel supplice ! j'y succombe !..

BETZY. Monsieur !.. (*Betzy et Sophie courent soutenir Paterson, et le conduisent vers un fauteuil, ou il s'assied.*)

LE MAGISTRAT (*à lui même.*) Quel étrange contraste d'innocente simplicité et d'aveux accablans !.. l'évidence des preuves repousse pourtant le doute. Que la servante approche.

BETZY (*très-saisie.*) Moi !... ah ! Seigneur !.. il faut que je parle !... devant tout ce monde ?.. que dois-je dire, mademoiselle ?

SOPHIE. La vérité, Betzy.

LE MAGISTRAT. Saviez-vous, mon enfant, que votre maîtresse possédait des bijoux d'un prix considérable, et qu'elle les vendît au bijoutier Rampsart?

BETZY (*vîte et sans respiration par le sasissement.*) Oui... oui... monsieur le magistrat... je le savais bien, je le voyais bien, mais je ne faisais semblant de rien, parce que mademoiselle ne voulait pas qu'on le sache... et qu'elle m'avait bien défendu de le dire... à cause qu'elle ne savait pas que je savais qu'on

savait... je ne peux pas respirer... qu'elle avait une cachette.. et c'est ce qui.. non, c'est ce que... si fait, c'est ça, voilà tout, tout-à-fait tout, monsieur le magistrat; je n'en sais pas un mot de plus, j'en lève la main... Ah! Dieu! Dieu! que j'ai peur!....

Le magistrat (*sévèrement.*) Mademoiselle, l'accusation devient terrible; tout dépose contre vous. Il faut m' apprendre comment ce diamant s'est trouvé chez vous; votre silence sur ce point vous condamnerait sans examen...

(*Il se fait un mouvement d'effroi.*)

Sophie (*avec beaucoup de calme et de douceur.*) Je le sais, monsieur; on me l'a dit: je dois être condamnée, si je ne vous dis pas ce que j'ignore moi-même; hélas! votre justice ne peut me secourir; comment vous expliquer ce que je ne comprends pas? je suis innocente, et Dieu me juge.. voilà tout, monsieur, tout ce que je puis répondre, et ma raison me dit que ce n'est pas me défendre.

Rampsart. Diable! cela ne fait pas mon compte; je veux que mademoiselle prouve...

Sophie. (*l'interrompant avec la douceur de la résignation.*) C'est impossible.

Paterson (*au magistrat.*) Il faut que la vertu succombe ou que Dieu vous éclaire.

Sophie (*d'une voix tremblante...*) Prononcez, monsieur.

(*Il se fait un moment de silence.*)

Le magistrat (*avec la lenteur et le ton qui expriment le regret.*) Vous serez condamnée!...

(*Sophie lève les yeux au ciel ; Paterson laisse tomber sa tête dans ses mains ; Rampsart et Betzy sont frappés de stupeur.*)

SOPHIE (*regardant le ciel.*) Il faut mourir... *Pendant le silence qui règne autour d'elle, elle tourne ses regards vers son père, et, le voyant anéanti de douleur, elle s'élance dans ses bras.*) Ah ! mon père !... (*Rampsart et Betzy vont à elle, et l'entourent avec des marques d'affection ; elle les regarde, et se ranime.*) O ! mon courage, ne m'abandonnez pas...

LE MAGISTRAT (*au secrétaire.*) Faites reconduire mademoiselle.

SOPHIE (*arrêtant du geste le secrétaire, et s'adressant au magistrat.*) Monsieur, mon père vous a demandé pour moi, la permission, la grâce de vous parler sans témoins. J'ai des révélations importantes à vous faire ; notre honneur en dépend.. (*d'une voix plus faible*) Mon sort s'accomplira.

LE MAGISTRAT (*partageant l'étonnement.*) Il est de mon devoir de vous entendre, mademoiselle. Qu'on s'éloigne... (*Sophie, par un geste lui demande de faire rester son père.*) Oui, votre père peut rester. (*à part*) Je ne puis surmonter l'intérêt qu'elle m' inspire.

(*Le secrétaire s'avance, et invite les témoins à sortir.*)

SOPHIE (*leur prenant les mains avec affection.*) Mon ami, mon généreux soutien... et toi, bonne Betzy, je ne dois plus vous revoir.... sans doute.

BETZY. Est-il possible ?

RAMPSART. Que dites-vous donc ?...

SOPHIE. Je ne puis me séparer de vous, sans vous exprimer mon amitié et ma reconnaissance... vous garderez ma mémoire.. vous m'aimerez toujours... oh ! j'en suis sûre !... (*plus bas et plus vivement*) Mes amis, je n'ai que vous sur la terre; je vous recommande, je vous confie mon malheureux père..

RAMPSART. Grand Dieu ! ... Que prétendez-vous donc ? que doit-il arriver ?..

SOPHIE. Vous le saurez bientôt. Adieu !.. adieu !..
(*Elle s'arrache de leurs bras; sur l'invitation réitérée du secrétaire, tout le monde sort, excepté les trois personnages ci-après.*)

SCÈNE V.

LE MAGISTRAT, SOPHIE, PATERSON.

(*Le magistrat donne des ordres aux huissiers, qui se retirent ensuite; pendant ce tems Sophie et Paterson sont seuls en scène.*)

SOPHIE. Mon père, voici l'instant de vous armer d'un grand courage ; l'heure solennelle est venue de choisir entre la honte et le martyre.

PATERSON. Les ans et le malheur ont abattu mes forces, mais non pas mon courage. Dans cette horrible épreuve, ma fille, sois digne de moi. (*Il la tient embrassée; le magistrat s'avance en les considérant.*)

LE MAGISTRAT (*à lui-même.*) Que vais-je enfin

decouvrir ?... je dois être équitable : ma pitié doit se taire. (*s'adressant à Sophie , qui se remet aussitôt , et prend une contenance calme*) Mademoiselle, vous n'avez plus pour témoins que votre père et moi; que votre coeur se rassure. Je suis juge, il est vrai, et je cherche la vérité ; mais mon devoir n'est pas moins de protéger l'innocent que de poursuivre le coupable ; et je puis adoucir la sévérité de la loi en faveur d'un volontaire et touchant repentir. Parlez moi sincèrement.

SOPHIE. Hélas ! vous en jugerez ; mais d'abord , monsieur , daignez me dire si l'on ne m'a pas trompée sur un point dont ma résolution doit dépendre. Est-il vrai qu'aucune sentence ne peut frapper de mort un vieillard accablé de soixante et dix ans.

LE MAGISTRAT (*jetant un regard de surprise sur Paterson.*) Non, mademoiselle ; sa vieillesse le rend en quelque sorte sacré ; il est dans ce pays, sous le bienfait d'une exception générale.

SOPHIE. Ah ! mon ame semble sortir des voiles de la mort.

PATERSON (*consterné.*) Grand Dieu ! quelle affreuse lumière.

LE MAGISTRAT. Mais quel rapport ?...

SOPHIE. A présent, monsieur, quelqu'étonnantes que vous sembleront les choses que je vais vous apprendre, quelqu'étrangères à moi, à mon malheur, qu'elles vous paraîtront d'abord, ayez la bonté de m'écouter sans m'interrompre.

LE MAGISTRAT (*avec l'expression d'une attente inquiète.*) Je vous le promets.

(*Paterson fait un mouvement qui tient de l'effroi; Sophie lui fait signe de la laisser parler.*)

SOPHIE (*après un silence de recueillement.*) Vous avez présent à la mémoire les troubles et les malheurs qui divisèrent l'Écosse, lors de sa réunion à la couronne d'Angleterre. Vous n'avez point oublié la guerre terrible qui s'alluma; la défaite des partisans qu'avait soulevé le duc Obaldiston, pour soutenir la cause du dernier monarque; l'arrêt de bannissement perpétuel dont ils furent tous frappés ainsi que leurs épouses, leurs enfans innocens, et l'horrible sentence qui condamne à la peine de mort tous ceux de ces infortunés, qui oseraient reparaître sur le sol de l'Angleterre! Parmi ces familles errantes et dispersées, il y en avait une qui se composait d'un vieillard, de son épouse et d'une fille de douze ans. Le sort les guida vers le royaume d'Espagne. Ils y trouvèrent un asile, mais non pas une patrie; leurs biens n'existaient plus, leur fortune était perdue; élevés dans l'opulence, ils ne savaient pas travailler; la misère les suivit; la piété quelquefois les secourut, mais le chagrin qu'ils enduraient n'avait point de consolation! jour et nuit dans les larmes, devorée de regrets, et succombant sous l'ardeur d'un climat étranger, au bout de deux années de souffrances, de douleurs, l'épouse du proscrit ferma les yeux dans les bras de sa fille, et

fut par elle ensevelie loin des tombeaux des siens....

(*Les larmes arrêtent la voix de Sophie.*)

PATERSON. Souvenir déplorable!

(*Le magistrat les regarde tous deux avec un mouvement de crainte.*).

SOPHIE (*après avoir essuyé ses larmes.*) Le vieillard n'avait plus pour unique soutien, pour seule consolation que sa fille bien jeune encore; mais le malheur, long-tems avant l'âge, avait formé la raison de cet enfant, et le ciel permit qu'à peine à quatorze ans le travail de ses mains pût soutenir son père.

PATERSON. Ah! son courage surpassait le malheur de son père.

LE MAGISTRAT (*avec une émotion profonde où la crainte domine.* O! ciel!... mais poursuivez.

SOPHIE. La jeune fille peignait; chaque jour son travail augmentait son talent, et Madrid lui offrait une existence heureuse; mais son père gémissait loin de la terre natale; l'amour de la patrie, ce tourment des ames nobles, empoisonnait ses jours, rendait ses nuits sans sommeil, et creusait déjà sa tombe auprès de celle de son épouse. Sa fille partageait sa douleur et ses désirs. Huit ans s'étaient passés; la paix régnait en Écosse, et leurs cœurs étaient pleins de douces illusions........ Après bien des combats, un jour ils résolurent de revoir leur patrie!....

LE MAGISTRAT (*avec une agitation qu'il ne cache point.*) Ah!... (*Du geste il interrompt*

Sophie, et jete un regard inquiet autour de lui.) Mademoiselle,... de grâce, n'élevez point la voix.

SOPHIE (*plus animée par ses souvenirs.*) Leurs traits étaient changés; le vieillard était blanchi par l'âge; la jeune fille était sortie de l'enfance. A force de recherches, ils parvinrent à se procurer un passeport irlandais sous un autre nom que le leur... ils partent !.. Quelle était leur joie et qui pourra jamais vous dire leurs transports, quand ils virent le rivage et les superbes monts, et les forêts d'Écosse !... ah !!.. (*s'arrêtant tout à coup, et sa voix changeant de ton*) c'était là cependant que la mort les attendait. (*Paterson a ressenti et peint toutes ces émotions: à ce dernier mot, il demeure accablé.*) Ils arrivent à Édimbourg: tout y était changé. — Leurs amis n'y sont plus; leurs parens ont fui; tout est désert pour eux.... mais le ciel qu'ils retrouvent, l'air qu'ils respirent, la nature qui les entoure, leur cœur les reconnaît ! leurs charmes sont les mêmes; la patrie ne change pas! ils avaient apporté bien peu d'or; mais la fille du proscrit comptait sur son talent. Ils se disent étrangers; ils se logent à l'écart, des jours, du moins paisibles, s'offrent à leur espoir: la jeune fille travaillait, et son père finissait doucement sa carrière.... quand un coup effroyable, une accusation infâme vint menacer leur honneur.. c'était la jeune fille qu'on accusait... (*Les angoisses de Paterson et le trouble du magistrat augmentent à chaque mot.*) Elle était inno-

cente..... mais elle paraissait coupable.... et il était impossible qu'elle se justifiât. Elle sentit qu'elle aurait le courage de mourir.. mais non celui de vivre après avoir été flétrie par la main d'un bourreau, et surtout pour un crime qu'elle n'avait pas commis. — Elle apprit que la loi qui prononce la mort, efface toutes les autres peines.... et, pour échapper à la honte, elle vint se dénoncer elle-même, et réclamer l'échafaud, qui ne déshonore pas, quand on y monte ainsi.

PATERSON (*hors de lui-même.*) Ma fille!..

LE MAGISTRAT (*dans le plus grand trouble.*) N'achevez-pas!... je ne veux point connaître celle dont vous parlez!

SOPHIE (*avec le courage du désespoir.*) Si, monsieur! il le faut! ce proscrit, c'est mon père! l'ami, le compagnon du duc Obaldiston. Cette fille, c'est moi... et vous voyez à vos pieds la comtesse de Walpool, qui vous supplie de l'envoyer à la mort! (*Elle embrasse les genoux du magistrat.*)

LE MAGISTRAT (*la relevant malgré elle.*) Grand Dieu!.. vous, la comtesse de Walpool!.. vous, sa fille... ah! mademoiselle, je ne vous ai pas permis de me faire cet aveu, je ne veux pas le recevoir.

SOPHIE. Vous l'avez entendu; remplissez votre devoir; sauvez notre honneur, c'est bien plus que ma vie! Je prierai Dieu qu'il veille sur vous et sur mon père.

PATERSON (*la pressant sur son cœur.*) Sur moi, dis-tu, fille auguste! Ah le ciel vient de m'é-

clairer de ses plus purs rayons; ta gloire est immortelle! Si le bourreau refuse de faire tomber ma tête, si mes cheveux blanchis me condamnent à vivre; va, mes débiles jours qui ne sont plus attachés qu'à mon amour pour toi, s'éteindront à l'instant où tu fermeras les yeux. Viens, ma fille! viens! ton père t'approuve, il t'admire, il te bénit! et ne demande à Dieu que la grâce de te suivre au séjour des martyres. (*Il tient sa fille embrassée.*)

Le magistrat. Cruelle révelation!... ô devoir... pitié... vertu... qui de vous dois-je entendre?...

Sophie (*revenant vers le magistrat avec le calme de la résignation.*) Maintenant, monsieur, vous connaissez la source de ces bijoux. C'est le reste des débris de nos grandeurs oubliées. En voici le dernier; c'est le portrait de ma mère... (*Elle le tire de son sein*) Il ne devait jamais me quitter; il me suivra sur l'échafaud (*Elle le porte à ses lèvres.*) Demain... demain, ma mère, tu reverras ta fille... elle sera digne de toi. (*La porte du fond s'ouvre, et le secrétaire se présente.*)

Le magistrat. Ciel! on vient! (*Avec le ton de l'autorité.*) Mademoiselle, je vous ordonne de garder le silence. (*Paterson est absorbé par la douleur. Sophie regarde, immobile, le portrait de sa mère. Le secrétaire entre.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE SECRÉTAIRE.

LE SECRÉTAIRE. Monsieur le magistrat, mylord Oswald vient de se présenter au palais. Instruit que mademoiselle et son père étaient devant vous, il demande avec instance à vous parler.

LE MAGISTRAT (*observant Sophie.*) Mylord d'Oswald?

SOPHIE. O ciel! dans cet instant!... mon cœur peut il encore ressentir cette joie!..

LE MAGISTRAT. Mademoiselle, avez-vous quelque raison de craindre sa présence.

SOPHIE. Non, monsieur, je n'ai plus rien à craindre ni à espérer dans ce monde. (*Le magistrat fait seulement un signe; le secrétaire sort ainsi que l'huissier, Oswald entre, et les portes se referment*).

SCÈNE VII.

LE MAGISTRAT, PATERSON, OSWALD, SOPHIE.

(*Oswald est habillé: il s'avance lentement vers Sophie, et la regarde comme s'il allait lui parler, mais il s'arrête, et paraît retenu par son émotion. Il se tourne alors vers le magistrat.*

OSWALD. Monsieur, vous poursuivez un coupable; juge intègre, magistrat équitable; vous cherchez la vérité, et vos regards étonnés ne

rencontrent, malgré tout ce qui l'accuse, qu'une jeune personne innocente et vertueuse. Moi seul au monde, monsieur, je puis éclaircir cet odieux mystère; et l'amour et l'honneur m'en font un pouvoir sacré.

LE MAGISTRAT. Vous, mylord!

OSWALD (*avec un profond repentir.*) Ah! Sophie! avant de m'accabler d'une juste indignation, laissez-moi mériter le pardon de mon crime, (*Avec noblesse.*) Je le réparerai.

(*Etonnement général.*)

(*Au magistrat.*) Monsieur, j'aimais mademoiselle; l'obscurité qui l'environnait me fit concevoir d'odieuses espérances, et sa vertu, que j'aurais dû toujours admirer, excita mes soupçons. Un valet scélérat alluma dans mon sein le feu de la jalousie... Sophie; par cet aveu, jugez de mon repentir.

(*Sophie lève les yeux au ciel avec un sentiment de joie et de douleur*)

LE MAGISTRAT. Mais, mylord, ce n'est pas là l'objet de l' accusation : c'est le funeste diamant...

OSWALD. Écoutez-moi, monsieur. Ce valet, ce traître, fut mis par moi sur les pas de Rampsart; il l'épiait, le suivait... ces details me font rougir... le monstre eut la fatale adresse de s'emparer du diamant... je le vis... il me l'apporta.

SOPHIE (*avec douleur.*) Grand Dieu!..

PATERSON. L' infâme!..

LE MAGISTRAT (*avec une noble colère.*) Vous saviez..

OSWALD. Non, monsieur, je n'eus pas même le soupçon qu'il s'en fût emparé par un vol; je ne sus rien qu'après l'accomplissement du crime; je vous en fais serment.

SOPHIE. Ah! j e respire!..

OSWAL. Le malheureux conçut un projet exécrable; il court chez sa victime, alors absente, le hasard le favorise; il place de sa propre main le diamant dans un meuble; le ferme, en ôte la clef, la dérobe, fuit et court; lui criminel! accuser l'innocence!

PATERSON. Ah! ma fille!

LE MAGISTRAT. Quel horreur!

OSWALD. Voilà, monsieur, cette clef qu'il déroba; cette preuve est irrécusable... (*Pendant qu'Oswald continue, le magistrat présente la clef à la serrure du pupitre de Sophie, qui se trouve sur son bureau.* J'aurais dû dans l'instant faire expirer le misérable... mais je fus frappé de terreur; je me crus moi-même son complice, et dans mon trouble, mon épouvante, je ne songeai qu'à sauver la victime. Par un calcul exécrable, il en avait lui-même préparé les moyens; le traître me tenait enlacé dans sa trame infernale... mon dessein échoua; la mort du coupable plongeait la vérité dans une nuit éternelle; j'en restai seul dépositaire; il n'était plus permis à l'honneur d'hésiter. Je sais à quelle honte m'expose un tel aveu: mais je dois expier les larmes que j'ai coûtées à l'innocence, et je me dévoue moi-même au blâme que j'ai mérité.

SOPHIE (*avec désespoir.*) O ciel! qu'ai-je fait!

PATERSON (*avec le même sentiment.*) Horrible fatalité !

OSWALD. Oh ! Sophie ! je n'ai fait encore que réparer mon crime, en prouvant votre innocence; mais comment honorer dignement votre vertu ? Vous êtes maintenant à mes yeux le modèle des femmes, et mon rang disparaît devant la noblesse de votre ame. Ah! si l'aveu de votre amour fut sincère comme le mien, Sophie, oubliez les injures d'un amant égaré, en faveur de l'époux qui tombe à vos genoux. (*Il s'y met en effet.*)

SOPHIE. Hélas ! il n'est plus tems!... je suis justifiée..... et cependant, Oswald, je dois mourir..

OSWALD (*se relevant avec effroi.*) Mourir !..

LE MAGISTRAT. Que dites-vous, mademoiselle ! vous êtes innocente... je ne sais rien de plus.

SOPHIE (*dans la plus grande agitation.* (Monsieur...

PATERSON. Se peut-il ?..

LE MAGISTRAT. Le juge ne reçoit pas le témoignage de l'enfant qui dénonce son père.... (*Tous les deux se regardent avec attendrissement; Paterson lève les mains au ciel, et Sophie, saisissant une des mains du magistrat, la baise avec effusion. Il ajoute avec une expression affectueuse.*) Je n'ai rien entendu.

PATERSON. Dieu ! bénissez celui dont le cœur vous ressemble...

OSWALD (*frappé de surprise.*) Quel nouveau mystère, et que voulez-vous dire ?

LE MAGISTRAT (*à Oswald.*) Ah ! mylord, votre noble franchise justifie mademoiselle d' un crime... dont tout en elle démentait déjà la possibilité. L'aveu que vous venez de faire semble pallier votre faute ; mais de combien s'accroîtra votre douleur , lorsque vous connaîtrez toute la profondeur de l'abîme dans lequel votre condescendance entraînaient mademoiselle et son père! En la forçant à se faire connaître, c'est la mort que vous appelliez sur sa tête.

OSWALD. Qu'entends-je ?

LE MAGISTRAT. Votre famille est illustre; elle a rendu de grands services à l'État... vous joindrez votre puissante protection à la voix du magistrat; la clémence du souverain fera le reste ; on ne l'implore jamais en vain.

OSWALD (*avec un soupçon de la vérité.*) Grand Dieu !... Sophie ! dites-moi...

LE MAGISTRAT. Laissez-moi régler votre conduite. (*Il va ouvrir les portes du fond.*) Laissez entrer.

Aussitôt les portes s'ouvrent. Tous les personnages paraissent. Le peuple , en foule , garnit le fond du théâtre. Rampsart et Betzy occupent les premières places; ils regardent avec inquiétude Paterson et sa fille , et attendent avec anxiété les premiers mots du magistrat. La surprise d'Oswald est au comble; ses regards sont fixés sur Sophie , qui a les yeux baissés. Paterson examine Oswald.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

TOUS LES PERSONNAGES.

LE MAGISTRAT. Approchez tous, messieurs, et venez partager le triomphe de l'innocence. Mademoiselle est justifiée.

RAMPSART. Ah! j'avais donc raison!

BETZY (*pleurant de joie.*) Ah! mamzelle, queu joie!

RAMPSART. Mais qui diable m'a pris...

LE MAGISTRAT. Le coupable est connu.

RAMPSART. Bravo!

LE CONSTABLE. Et ce n'est pas... J'y perds mon latin.

LE MAGISTRAT. Des motifs étrangers à cette accusation obligent M. Paterson et sa fille à quitter l'Angleterre. (*Mouvement rapide d'Oswald. Le magistrat, qui l'aperçoit, continue.*) Si j'en crois mes pressentimens, nous les reverrons bientôt.

RAMPSART (*à Sophie.*) Comment, vous partez? (*Sophie répond affirmativement.*)

OSWALD (*qui pendant ce tems s'est approché de Paterson, lui dit à demi-voix.*) Au nom du ciel, monsieur, veuillez m'instruire....

(*Paterson lui jette un coup d'œil bienveillant, s'approche d'une table, et écrit quelques lignes; pendat ce jeu de scène, le magistrat dit:*

LE MAGISTRAT. Aucun soupçon ne doit les suivre; ils se rendent en France.

BETZY. Quoi, Mademoiselle, vous me quittez ?

SOPHIE. Tu viendras avec moi, Betzy.

RAMPSART. Morbleu !... c'est égal, j'irai vous y voir.

OSWALD. Ah! Sophie !.. abandonner...

PATERSON (*lui présentant le papier sur lequel il a écrit.*) Mylord, cessez d'être injuste.

OSWALD (*lisant et à lui-même*) Ciel !... qu'ai-je lu !.. lord Walpool...

LE MAGISTRAT (*passant vivement près de lui pour l'interrompre.*) Messieurs, cette affaire est entièrement terminèe ;... constable, vous pouvez vous retirer.

(*Le constable salut le magistrat.*)

OSWALD (*à Sophie.*) Ah! mademoiselle.. puis-je espérer...

PATERSON. Mylord, nous partons ; j'ai besoin d'un ami.... vous pouvez accompagner ma fille.

FIN.